Desbois
091
v.3
SMRS

PQ
2265
.G3
S34
184-
v.3
SMRS

LE PRIX DU SANG

NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

Monsieur Cherami, roman entièrement inédit, par Ch. Paul de Kock, 5 vol. in-8.
L'Envers et l'Endroit, épisode de la fin du règne de Louis XIV, roman historique, par Auguste Maquet. 4 vol. in-8.
Les Drames de Paris, par le vicomte Ponson du Terrail. 8 vol. in-8.
Le Prix du sang, par A. de Gondrecourt. 5 vol. in-8.
Nena-Sahib, ou l'insurrection des Indes, roman hsitorique, par Clémence Robert. 3 vol. in-8.
La Reine de Paris, par Théodore Anne. 3 vol. in-8.
Un ami de ma femme, par Maximilien Perrin. 3 vol. in-8.
Monsieur trois étoiles, par mad. la comtesse Dash. 3 vol. in-8.
Le Bossu, aventures de cape et d'épée, par Paul Féval. 5 vol. in-8.
La Bête du Gévaudan, par Élie Berthet. 5 vol. in-8.
Les Ruines de Paris, par Charles Monselet. 4 vol. in-8.
Le Chevalier de Dieu, par Paul du Plessis et Albert Longin. 5 vol. in-8.
Les Spadassins de l'Opéra, par le vicomte Ponson du Terrail. 6 vol. in-8.
La Belle Créole, par Henry de Kock. 4 vol. in-8.
Le Filleul d'Amadis, par Eugène Scribe. 3 vol. in-8.
La Comtesse Maximi, par A. de Gondrecourt. 5 vol. in-8.
Le Marquis de Lupiano, par Charles Rabou. 5 vol. in-8.
La Louve, par Paul Feval. 6 vol. in-8.
Les Folies d'un grand Seigneur, par Ch. Monselet. 4 v. in-8.
La Vieille Fille, par A. de Gondrecourt. 4 vol. in-8.
Le Masque d'Acier, par Théodore Anne. 4 vol. in-8.
Le Juif de Gand, par Gonstant Guéroult, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*. 4 vol. in-8.
La Princesse Russe, par Emmanuel Gonzalès. 2 vol. in-8.
La Fille Sanglante, par Charles Rabou. 4 vol. in-8.
La Belle Provençale, par le vicomte Ponson du Terraia. 6 v. in-8.
Dettes de Cœur, par Auguste Maquet. 2 vol. in-8.
Le Tigre de Tanger, par Paul du Plessis, auteur des *Boucaniers*, *Montbars l'Exterminateur*, *le Beau Laurent*, et Albert Longin. 5 v. in-8.
Le Médecin des Voleurs, par Henry de Kock. 4 vol. in-8.
La Cape et l'Épée, par le vicomte Ponson du Terrail. 5 vol. in-8.
L'Homme de Minuit, par Etienne Enault et Louis Judicis. 4 v. in-8.
La Tour Saint-Jacques, par Clémence Robert. 4 vol. in-8.
Les Frères de la Mort, par Charles Rabou. 5 vol. in-8.
La Mignonne du Roi, par Emmanuel Gonzalès. 3 vol. in-8.
M. Choublanc à la recherche de sa Femme, par Ch. Paul de Kock. 3 vol. in-8.
L'Homme de Fer, par Paul Féval. 5 vol. in-8.
Les Chevaliers errants, par O. Féré et D. A. D. St-Yves. 4 vol. in-8.

Pour la suite des Nouveautés, demander le Catalogue général qui se distribue gratis.

SCÈNES DE LA VIE ARABE.

LE

PRIX

DU

SANG

PAR

A. DE GONDRECOURT

auteur de

La Vieille Fille, Une Vraie Femme, les Mémoires d'un Vieux Garçon, etc., etc.

III

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LE MÉDECIN DES VOLEURS

OU

PARIS EN 1780

PAR HENRY DE KOCK.

Montrer Paris tel qu'il était comme mœurs, comme habitudes, comme usages, vers la fin du dix-huitième siècle, tel a été le but de l'auteur de ce livre. S'embarquant à pleines voiles dans le roman d'aventures, Henri de Kock, que nous ne connaissions jusqu'ici que comme un fin observateur d'amours et de ridicules modernes, a bravement couru sur les brisées du maître à tous en ce genre: Alexandre Dumas. Drames étranges ou terribles, scènes émouvantes ou comiques, caractères habilement tracés, types curieux, *le Médecin des Voleurs* contient tout cela, et notez, — un grand éloge à faire encore de cette œuvre, — que Henri de Kock, en s'y livrant, a évité l'écueil contre lequel se sont brisés le plus souvent les écrivains qui ont parlé de cette époque! — Le règne de Louis XVI. — Pas un mot de politique, pas une phrase ayant trait à la révolution ne viennent déparer de leurs teintes trop sombres, un récit où l'imagination ne perd rien cependant à se mêler à la réalité. *Le Médecin des Voleurs* est appelé à un immense succès. On lira ce livre pour s'amuser... on le lira pour s'instruire.

LA REINE DE PARIS

PAR

M. THÉODORE ANNE.

L'époque de la Fronde, cette lutte entamée par des fous et continuée par des ambitieux, a des incidents qui sont de nature à tenter les romanciers. Pourquoi la Fronde a-t-elle commencé, pourquoi a-t-elle fini ? c'est un point difficile à expliquer. L'histoire ne donne point de cause sérieuse à cette guerre qui dura quatre ans, à ce désordre qui trouva son dénoûment, quand on fut las de combattre, et quand après tant de sang inutilement versé, la France aux abois cria grâce et merci. Le roman a le champ libre, grâce au silence de l'histoire, et M. Théodore Anne en a profité pour donner au moins à cette collision une apparence de motif. Trois lignes de l'ouvrage de M. le comte de Saint-Aulaire sur cette époque, lui ont servi de point de départ, et usant de son privilége de romancier, il a mis dans la tête de la duchesse de Longueville, ce que l'on dit avoir existé un instant dans celle du prince de Condé, son frère. Peut-être trouvera-t-on que la Fronde, ainsi représentée, rappelle des événements plus modernes. C'est que tous les désordres sont frères et marchent vers le même but. C'est la soif des grandeurs d'un côté, c'est la soif de l'or de l'autre, qui guident les ambitieux de haut et de bas étage. Mais à côté du tableau ainsi présenté, se trouve la leçon et le dénoûment qui met chaque chose à sa place, montre que les plus grands agitateurs capitulent facilement quand leurs intérêts sont sauvegardés. A côté des scènes d'ambition se trouvent des scènes d'amour, et l'amour amène une conclusion que l'ambition voulait retarder. C'est que de toutes les passions humaines, l'amour est la plus forte. Princes, ministres, grands seigneurs, magistrats, bourgeois, populaire, toutes les classes défilent devant le lecteur, et de ce contraste perpétuel naît un intérêt qui doit assurer le succès de l'ouvrage.

Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

CHAPITRE PREMIER.

La Haine. (*Suite.*)

—Tu viens de prononcer ton arrêt, répondit Kalaf: écoute-moi bien. Je t'ai vue tressaillir, en effet, pendant que je témoignais devant l'émir, et, à dater de ce mo-

ment, tout l'amour que j'avais pour toi s'est changé en haine, car l'émir s'est aperçu de ton mouvement qui démentait mes paroles. Tu m'as donc perdu de réputation dans l'esprit de l'émir, et, du même coup, tu t'es perdue dans mon estime.

— Ton estime! interrompit Meryem avec un sourire amer et méprisant.

— Tu n'as pas su tirer parti de mon habileté à tromper mes ennemis qui étaient et qui sont les tiens... Tu n'es pas entrée dans mes projets en approu-

vant mes moyens de les faire réussir... tu aurais préféré pour moi la honte de certains aveux qui eussent fait triompher le kaïd et Mebrouk, au démenti ingénieux que je leur ai opposé .. Tu fais grand cas de la franchise, et tu veux que je te livre tous les secrets de mon cœur. Eh bien ! écoute-les, ces secrets :

Oui, j'ai trompé Salem qui, s'il avait cru à ton enlèvement, ne m'eût pas secondé; oui, j'ai tué l'homme de Zemmora parce qu'il me faisait obstacle, et que tout doit céder à mes volontés...

Oui, j'ai abandonné Salem à la fureur

de ton oncle, parce que sa mort devenait alors certaine, et que je voulais posséder à tout prix sa jument Messaouda que l'émir m'envie...

Oui, je suis affilié aux sorciers de l'*Oued-Noun*, qui jurent constamment par l'enfer et les choses maudites!

Oui, je te hais, parce que depuis l'honneur que je t'ai fait en t'épousant, mes évocations les plus terribles, mes sortiléges les plus formidables n'ont pas pu te gagner à mes principes; et que, dès

lors, mes grands desseins trouveront chez toi une hostilité permanente...

— Ta franchise manque de courage, Khalaf. Avoue donc hardiment que tu ne m'as jamais aimée.

— J'allais le dire, reprit Khalaf avec une monstrueuse impudence. Non, je ne t'ai jamais aimée comme tu aurais voulu l'être. Est-ce que je suis un *rabâcheur de couplets*, un poète efféminé courant les tribus une flûte en roseau dans les mains pour célébrer la paresse, et chanter les amours des petits oiseaux.

Non, je suis un noble cavalier, terrible aux hommes et aux lions!..... mes amours sont les amours du tigre..... Lorsqu'une femme me plaît, elle ne plaît qu'à mes yeux; je la désire et je m'en empare, et je la garde aussi longtemps qu'elle a le pouvoir de me charmer.

Ton empire sur moi eût été de longue durée, Meryem, si tu t'étais adroitement associée à mon caractère, à mon ambition, même à mes crimes... C'est toi qui me laisses en route : tant pis pour ton bonheur!...

Les obstacles amoncelés sur nous

avaient tellement exalté la passion que tu m'avais inspirée, que je t'aimais au point d'en être étonné, chagrin peut-être, car cette passion était une servitude, et ma fierté ne veut d'aucun esclavage ; elle se révolte devant toute domination...

— C'est pour cela que tu t'inclines si bas devant l'émir? observa Meryem.

— Le roseau plie pour se redresser, ne le sais-tu pas? et il triomphe de la tempête quand les gros arbres qui l'en-

vironnent sont déracinés et abattus. L'émir est maintenant plus fort et plus grand que moi, mais j'aurai mon jour, moi aussi, et je l'éclipserai... Tu peux aller le trouver et lui dire :

« Défie-toi de Khalaf, il te sert en hypocrite, il se lèvera bientôt contre toi, il usurpera ta souveraineté. »

Cours me trahir par cette dénonciation; l'émir rira de ta trahison et il n'y croira pas, car j'ai su dompter sa prudence et me rendre maître de son amitié, car

mon courage, ma réputation lui sont nécessaires, et avant qu'il ait pénétré mes desseins j'aurai renversé sa puissance

Ainsi, Meryem, te voilà instruite selon tes vœux ; tu as été ma femme, tu n'es plus que mon esclave. La mort te serait douce, je le crois; et c'est parce que je le crois, que je te condamne à vivre près de moi. Soumise ou non à mes caprices, tu leur obéiras... je te ferai surveiller... tu n'échapperas pas à l'aversion que tu m'inspires... tu vivras du poison de ma présence ; les anneaux d'or de tes jambes seront les anneaux de fer de ta captivité !...

Et toi, ajouta Ben-Cherif, se levant et s'adressant à la nourrice : — S'il t'arrive de tramer quelque complot en faveur de ta maîtresse, je t'infligerai un châtiment dont tes os frissonneront jusque dans la tombe!

— Dieu fermera ta tombe avant la mienne, répondit gravement la négresse.

Et elle vint se coucher aux pieds de Meryem avec cette touchante fidélité du chien du pauvre qui, dédaignant les

menaces ou les caresses du riche, se fait l'incorruptible compagnon du malheur.

Les deux femmes se regardèrent longtemps sans se parler.

Meryem était abîmée dans sa douleur, et son esprit s'égarait à la poursuite de résolutions trop fugitives pour qu'elle pût en fixer aucune.

La nourrice respectait ce silence des

lèvres et ce mouvement de la pensée.

Mais, comme pour ramener Meryem à plus de calme, de confiance ou de résignation, elle lui faisait du regard et du sourire les plus tendres caresses. Tous les traits de sa physionomie parlaient ce doux langage que l'éloquence du cœur et des entrailles donne au regard et au sourire d'une mère penchée sur l'enfant endormi dans ses bras.

Ces touchants efforts de la pauvre négresse parvinrent à distraire Meryem de ses sombres préoccupations; elle s'é-

lança au cou de sa nourrice ; et, la tenant étroitement embrassée, elle fondit en larmes.

— Bien ! bien ! murmura tout doucement Yaya. Pleure, ma fille, j'aime mieux cela... Le Seigneur a donné des larmes à la femme pour soulager son cœur... Pleure tout haut... Le maudit n'est plus là. . on est venu le chercher pour la *diffa* que l'émir donne à ton oncle.

Meryem se retourna vivement, et ses

yeux se portèrent sur le petit poignard que nous lui avons déjà vu dans sa tente à Zemmora; mais la nourrice s'élança, prompte comme l'éclair, sur cette arme, et dit :

— Pour lui, j'y consens; pour toi, jamais.

Et elle cacha le poignard dans son haïck.

Dans ce même moment la chanson favorite des nègres se fit entendre au dehors.

— C'est le boiteux! c'est Miloud! s'écria la nourrice... Courage, mon enfant, nous terrasserons le mauvais esprit.

Et elle s'élança dehors.

Moins de deux minutes après sa sortie, Yaya rentra sous la tente de Meryem, traînant, par la main, Miloud qui mit un genou en terre devant la femme de Khalaf-ben-Chérif, et demeura ainsi, immobile et muet, dans une respectueuse contemplation.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II.

La Nuit.

Un jour après les événements que nous venons de raconter, un homme entra dans la tente de Mebrouk, qui, couché sur une natte, fumait avec l'appa-

rence d'une grande tranquillité d'esprit, et ne semblait nullement occupé des orages de la veille.

— Lève-toi bien vite, dit cet homme, et fais diligence pour te rendre près du marabout Adji-Adda... il se meurt et te demande avec instance.

— Et pourquoi ?

— Nous l'ignorons.

— Quel accident a pu frapper le marabout ? Hier, il était en pleine santé.

— Les jours sont à la disposition de Dieu, tantôt bons, tantôt mauvais pour la créature... Adji-Abda s'est senti pris de la fièvre hier au soir ; il s'est couché pour ne plus se relever... Mais tu perds un temps précieux.

— Partons donc, répondit Mebrouk en se levant avec nonchalance.

La tente du marabout était située dans un douar voisin de celui du frère de Salem, et appartenant à une fraction des Hachem-Garabas. En approchant de cette tente, Mebrouk comprit, aux gé-

missements qui s'en échappaient, que le mourant touchait à sa fin; il pressa le pas et dès qu'il se fût fait reconnaître du marabout, celui-ci lui dit :

— C'est la vie éternelle et bien heureuse que tu m'apportes, je craignais que la colère de Dieu ne te tînt éloigné de moi... Assieds-toi et prête une oreille attentive à ma voix qui s'éteint... Femmes, sortez! ajouta-t-il, s'adressant à ses femmes qui poussaient des cris d'agonie. Vous pleurerez plus tard.... Qu'on me laisse seul avez Mebrouk.... Et toi, mon fils, quand tu m'auras entendu , tu prendras ce couteau pour le plonger dans

ma gorge, car je suis une des victimes que ton honneur doit immoler pour venger la mémoire de ton malheureux frère Salem-ould-Kouïder.

A ces mots, les yeux de Mebrouk brillèrent d'un éclat sinistre; mais sans répondre au marabout, il s'assit paisiblement près de sa tête et se pencha pour mieux écouter.

— J'ai assisté au jugement que l'émir a rendu hier contre toi, reprit Adji-Adda... Oui, ce jugement a été rendu contre toi, car ta cause était juste, et

l'esprit subtil de Sidi-Abd-el-Kader a, certainement, saisi les faussetés imaginées par Khalaf-ben-Chérif pour établir son innocence ; tu es bien jeune, et peut-être n'auras-tu pas soulevé le masque hypocrite du véritable meurtrier de ton frère... Ce meurtrier, c'est Ben-Chérif... Ecoute-moi patiemment. Ben-Chérif s'est servi de moi pour décider Salem à le conduire au douar de Zemmora... Si je n'avais pas pesé de mon influence sur l'esprit religieux de ton frère, jamais le pieux Salem n'aurait consenti à troubler la tranquillité de ce douar ; je me suis bien gardé de dire à ton frère qu'il s'agissait de l'enlèvement de la nièce de Brahim-ben-Taïeb, mais je lui ai

affirmé qu'il se bornerait à favoriser une entrevue amoureuse. . Salem a donc été lâchement abandonné par Sidi-Khalaf à Zemmora, et Sidi-Khalaf, lui-même, s'est vanté de cette abominable action lorsqu'il m'a fait, à son retour, le récit de son expédition. Quant à la jument Messâouda, elle t'appartient, car ton frère ne l'a pas vendue, et lorsque Khalaf a fait remettre quatre mille boudjous à ta belle-sœur, il savait que Salem n'existait plus. Un homme des Bordjia était venu lui annoncer la mort de ton malheureux frère.

— Et pourquoi n'as-tu pas fait ces aveux hier, pendant le jugement ? interrompit Mebrouk.

— Tu devrais plutôt me demander pourquoi j'ai décidé ton frère à servir Ben-Chérif. Ma réponse t'aurait éclairé sur tous les points. J'étais ambitieux, mon enfant, et j'étais avide de richesses ; Kalaf-ben-Chérif a lu dans mon cœur...

C'est un homme dangereux, funeste, inspiré par le démon, c'est un élève de l'école sacrilége de l'*Oued-Noun* ; il jette des sorts qui lui livrent, sans résistance, les malheureux poursuivis par ses séductions.

Ce pervers m'a fait des offres splen-

dides; il m'a promis la richesse, et m'a garanti la protection de l'émir... j'ai succombé à la tentation! et si, hier, je n'ai pas élevé la voix pour proclamer l'impureté des sermens de Ben-Chérif, c'est que je comptais recevoir, ce jour-là même, le prix de mes lâches complaisances.

Mais Dieu m'a sévèrement puni, car Ben-Chérif, délivré par la sentence de l'émir des menaces d'un scandaleux proces, m'a traité avec un dédain superbe lorsque je lui ai tendu la main avec confiance en ses promesses : il m'a dit qu'il

ne me connaissait pas, m'a appelé imposteur, et m'a chassé de sa présence comme un fourbe.....

— Tu pouvais recourir à la justice de l'émir, interrompit encore Mebrouk en accompagnant son interruption d'un sourire qui annonçait le mépris et l'incrédulité : l'émir est sage et clairvoyant, il t'aurait protégé.

— Enfant ! soupira Adji-Adda, dont la parole s'embarrassait sous l'étreinte de la mort, n'as-tu donc pas jugé l'émir,

pendant qu'il te jugeait? Sidi-Abd-el-Kader traite Khalaf en favori, parce que Khalaf sert ses vastes projets... Il l'a reconnu coupable et il a proclamé son innocence en voilant d'une apparence d'équité une sentence inique... Si je m'étais plaint, moi dont l'influence est médiocre, j'eusse été traité comme un calomniateur...

Et puis, l'ingratitude, la mauvaise foi de Khalaf ne devaient pas être seules à me châtier; elles ne faisaient que précéder l'éclat de la colère de Dieu, comme l'éclair précède l'éclat de la foudre.,. le Seigneur m'avait condamné à mort... et

je meurs... la fièvre m'a saisi au cœur, elle m'a terrassé comme l'ange terrassera les méchants au jour de la ressurrection... je suis damné ! à moins que, par mes aveux faits au frère de Salem, je ne me fasse pardonner du souverain de l'univers dont je reconnais et redoute l'éternel majesté !

Adji-Adda put à peine achever cette phrase; sa face, qui était empourprée, pâlit soudainement.

Il essaya, mais en vain, de faire la pro-

fession de foi *in extremis* de tout bon musulman :

« *Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu.* »

Il essaya de lever un doigt vers le ciel pour suppléer aux paroles expirant sur ses lèvres, mais il n'en eut pas la force, et son regard épouvanté se tourna vers Mebrouk pour implorer son assistance.

Alors Mebrouk saisit la main droite du marabout, et il en souleva l'index.

Adji-Adda remercia l'enfant par un pâle sourire, ses lèvres tressaillirent et un soupir termina son agonie (1).

Mebrouk sortit de la tente, impassible et muet; on eût dit que les révélations

---

(1) Cette profession de foi, *in extremis*, des musulmans se nomme *Cheada* (témoignage). Tout croyant en danger de mort est tenu de prononcer la *Chehada*; s'il a perdu la parole, il doit lever un doigt vers le ciel, en témoignage de l'unité de Dieu; s'il n'a pas la force de faire ce signe symbolique de sa croyance, un des assistans soulève l'index de sa main droite. (Général Daumas, *le Sahara*.)

du marabout ne lui avaient rien appris.

Il rentra dans son douar, et répondit à la veuve Amina qui l'interrogeait :

— Adji-Adda vient de me parler un pied dans la tombe; il m'a raconté que Khalaf-ben-Chérif en avait imposé devant l'émir ; il m'a raconté bien des choses que je savais... La lumière de mon cœur va plus loin que la lumière de mes yeux.

Amina ne put rien tirer de plus de son beau-frère, qui soupa, se coucha et dormit avec un grand calme.

CHAPITRE TROISIÈME.

III.

La Nuit. (*Suite*).

Le lendemain, Mebrouk se rendit au camp d'Abd-el-Kader, et il se présenta devant l'émir qui l'avait autorisé à l'ap-

procher en toute occasion et à toute heure.

— Eh bien ! Mebrouk, as-tu apaisé la tempête de ton âme ? lui demanda l'émir.

— Votre jugement, Sidi, m'avait rendu la paix, car je croyais à l'infaillibilité de votre sagesse.

— En douterais-tu donc maintenant ?

— Non, Seigneur, je n'en doute pas..

J'ai appris hier que vous étiez, comme les autres hommes, sujet à vous tromper.

— Explique-toi : ta franchise me plaît.

— Hier, le marabout Adji-Adda m'a fait des révélations terribles, et il est mort aussitôt après, comme si Dieu eût à dessein, prolongé sa vie pour que le bruit de sa parole tintât jusqu'à ma dernière heure à mes oreilles.

— Et que t'a dit Adji-Adda ? c'était un saint homme !

— C'était un misérable !

— Ne sais-tu pas que parler ainsi d'un marabout, c'est offenser Dieu ?

— Décidez donc vous-même.

Mebrouk raconta ce qui s'était passé entre lui et le marabout ; il n'omit aucun détail, et sa voix déploya une éloquence morose dans le récit de ce drame funèbre qui fit, sur l'émir, une puissante impression, quoiqu'il affectât de l'écouter avec une impassible froideur.

— Et tu as ajouté foi à ce bavardage d'un homme ébloui par la mort! dit-il, lorsque Mebrouk eut cessé de parler.

— Si les hommes craignent le mensonge, répondit Mebrouk, c'est quand leurs yeux voient l'enfer et le paradis à travers les ombres de l'éternité.

— Oui, lorsque leur vie a toujours été pure; mais quand ils ont perdu le ciel par leur inconduite, c'est en vain qu'un court repentir les saisit à leur dernier soupir; le démon, qui assiste à leur ago-

nie, leur souffle des mensonges pour les arracher à la clémence de Dieu, et leur dernière action est toujours criminelle. Dieu leur crie alors : Il est trop tard. *Goûtez vos propres œuvres!* (1).

— Ne disiez-vous pas tout à l'heure qu'Adji-Adda avait été un saint homme?

— J'ai pu le croire, mais sa fin me démontre mon erreur... tu es bien jeune, Mebrouk, pour te livrer à la dissertation

---

(1) Koran. En effet, le prophète n'a pas admis qu'un moment de repentir pût sauver les âmes et les purger de leurs souillures.

de ces choses subtiles. Quand tu possèderas, comme moi, le texte de tous les commentateurs (1), ajouta fort habilement l'émir, que l'obstination de Mebrouk commençait à embarrasser, tu reviendras me trouver, et nous causerons de la grande affaire qui t'occupe à tort maintenant. D'ici là, sois en paix avec ton âme, prie et médite en te préparant à combattre.

— Je vous remercie, seigneur ; je ferai ces trois choses, répondit Mebrouk en

---

(1) *Les Commentateurs du* Koran.

paraissant céder à une soudaine conviction; vous avez dissipé les ténèbres qui enveloppaient ma raison.

Pendant que Mebrouk regagnait son douar, il vit sortir d'un buisson de lentisque, un nègre qui semblait l'avoir attendu au passage.

Ce nègre était le boiteux Miloud.

— Que me veux-tu? demanda Mebrouk.

— J'arrive à toi les mains pleines et non pas vides comme un mendiant... Je n'ai rien à te demander, et je t'apporte beaucoup.

•

— Je suis pressé, ne m'arrête pas pour me débiter de vaines paroles. Es-tu sensé ou fou? Si tu es sensé, hâte-toi de m'entretenir; si tu es fou, écarte-toi de mon chemin, et viens à l'heure du repas sous ma tente, tu y seras bien reçu.

— Mon esprit est aussi sage que le tien, et la faim n'a jamais chagriné mon

ventre. O Mebrouk, ne vois-tu pas que je te suis un homme utile !

— En quoi ?

— Ne cherches-tu pas à te venger de trois personnes, de trois puissans de la terre ?

— Assurément je n'y songe pas, répondit Mebrouk, qui se défiait d'un piége.

— Alors tu n'es qu'un chien !...

— Misérable esclave !

— Allons donc! fâche-toi pour que la vérité se fasse jour sur tes lèvres... tu as à te venger de Brahim-ben-Taïeb et de Khalaf-ben-Chérif, meurtriers de ton frère... tu as à te venger de Sidi-Abd-el-Kader, le juge prévaricateur... et moi, j'ai fait serment de nuire à Khalaf-ben-Chérif.

Tu le vois, nous devons nous entendre... assieds-toi près de ce buisson qui m'abritera ; si l'on nous voyait ensemble mes desseins avorteraient.

Mebrouk fit ce que désirait le boiteux, qui commença aussitôt :

— Je me nomme Miloud, je suis né dans le Kora, et, depuis ma plus faible enfance, j'appartiens à la famille riche et vénérée de l'Abid-ben-Taleb, père de Lella-Meryem, dont je vais te faire l'histoire.

Miloud raconta les amours de Ben-Chérif et de Meryem, les obstacles opposés à ces amours et les catastrophes qui s'en étaient suivies dans le Sud.

Puis il donna de grands détails sur l'enlèvement de sa maîtresse à Zemmora ainsi que sur la mort de Salem-ould Kouïder ; enfin, il en vint à parler de la scène qui s'était passée entre Khalaf et Meryem à la suite du jugement de l'émir, et il s'écria, exalté par son propre récit :

— Eh bien ! cette femme ne te reconcilie-t-elle pas avec le genre humain ?... Ne montre-t-elle pas plus de courage et de vertu que n'en saurait avoir les hommes ?... N'est-t-elle pas liguée avec toi, sans t'avoir vu, pour tirer vengeance du misérable qui a trahi ses chastes espé-

rances et l'a traitée comme on hesite à traiter une esclave infidèle... car je ne t'ai pas tout dit : ce matin même, Khalaf le Démon a osé lever la main sur Lella-Meryem ; il l'a frappée, le lâche ! et, si la nourrice de Lella-Meryem n'avait pas eu la précaution de cacher le poignard de sa maîtresse, un grand malheur serait arrivé : Ben-Chérif eût été tué par sa femme... Hélas! que lui aurait-on fait, à elle ? J'en frémis!

— Que peut attendre de moi ta maîtresse ? demanda Mebrouk.

— Rien... car elle est pieusement ré-

signée au malheur... mais moi, mon fils, j'attends tout de ta générosité.

— Explique-toi.

— Tu es jeune, tu es brave, tu es beau... Je veux que tu vois Lella-Meryem, et quand tu l'auras vue, nous serons tous à demi-vengés.

— Je te compreds, tu espères que la beauté de cette femme me charmera et que j'en ferai ma sœur... (1) détrompe-

---

(1) Nous avons dit déjà que l'Arabe donne le titre de *sœur* à sa maîtresse.

toi ! j'ai des projets plus vastes et plus nobles... ce serait une triste vengeance, une plus triste et honteuse victoire remportée sur un ennemi dont le sang doit couler dans mes mains.

— Tu ne m'as pas compris. Crois-tu donc que Lella-Meryem pourrait jamais céder à tes séductions? Son infortune, sa colère, sa haine ne suffiraient pas à lui faire oublier les lois de son honneur...

Mais la vue de cette femme, plus belle

que les houris éternelles, enflammera ton courage et tu l'aimeras d'adoration. Ne pouvant la posséder que par le mariage, et ne pouvant l'épouser qu'après la mort de Sidi-Khalaf, tu seras infatigable jusqu'à ce que ce misérable traître ait rendu le dernier soupir !... Mais, pour arracher la vie à Ben-Chérif, il faut d'abord s'assurer un refuge dans des pays lointains... C'est à cela que tu devras penser, mon fils, Lella-Meryem sera, dans ce refuge, le prix de ton courage et de ton amour...

— Par l'âme de mon frère, interrompit Mebrouk, tu viens de m'inspirer une

idée que je cherchais depuis deux jours. Quand et comment pourrai-je voir ta maîtresse ?

— Cette nuit... je t'attendrai à cette même place où nous sommes assis maintenant. Tu y viendras deux heures après la prière du soir.... tu seras couvert d'un burnous noir... je me chargerai de te conduire.

— Et que dirai-je à Lella-Meryem ?

— Nous y penserons... séparons-nous.

— Encore un mot... La tente de Ben-Chérif est-elle bien gardée pendant la nuit ?

— Non.. Les esclaves sont des paresseux... ils dorment lourdement.

— Et la jument Messaouda est-elle bien surveillée ?

— Deux palefreniers couchent près d'elle et en répondent sur leur tête.

— Réfléchis donc bien à ce que je

vais te dire, reprit Mebrouk, et songe que de ta réponse dépendra mon dévouement au salut de ta maîtresse. La jument Messaouda m'appartient, je veux la reprendre,.. et cette nuit je la reprendrai. Consens-tu à m'aider dans ma tentative?

— Oui.

— Ta réponse est bien prompte... Est-elle sincère?

— J'ai juré de faire à Khalaf-ben-Ché-

rif tout le mal possible à mes forces... Compte donc sur moi.

— Si les deux palefreniers nous gênent, nous les tuerons... mais je répugne à ce meurtre, car ces hommes ne m'ont rien fait...

— Nous ne les tuerons pas; je me charge de les endormir.

— A ce soir donc!

— A ce soir !

Mebrouk et Miloud se séparèrent;

CHAPITRE QUATRIEME.

IV

La Nuit. (*Suite*)

Mebrouk rentra dans son douar, et il y assembla les principaux cavaliers.

— Vous le voyez, leur dit-il, après leur

avoir raconté les aveux du marabout Adji-Adda et son infructueuse démarche auprès d'Abd-el-Kader, le jugement de l'émir n'est pas un jugement droit ; l'outrage fait à mon sang est un opprobre pour votre honneur ; il faut que mon frère Salem soit vengé !... Voulez-vous que notre tribu déclare la guerre aux Flittas, et que cette guerre soit poursuivie jusqu'à la mort violente du kaïd de Zemmora ?

— Mon fils, répondit le plus âgé des cavaliers consultés, c'est une révolte que tu nous proposes, car l'émir a jugé, et ses assesseurs ont certifié qu'il était, en

prononçant son arrêt, sain d'esprit et de lumière. Nous ne saurions, sans déplaire à Dieu, guerroyer contre des frères appelés à combattre, comme nous, les chrétiens; ce serait les détourner et nous détourner d'une sainte mission... Résigne-toi.

— C'est votre avis?

— Assurément!

— Je respecterai vos scrupules; que votre volonté soit faite.

Miebrouk rompit l'assemblée, et attendit impatiemment, quoiqu'avec une feinte indifférence, l'heure de son rendez-vous nocturne.

Quand cette heure fut venue, il sortit de sa tente, enveloppé dans un burnous noir et armé d'un couteau qu'il avait soigneusement aiguisé pendant le jour.

La veuve Amina ne s'aperçut même pas de son départ.

Miloud attendait son compagnon au lieu fixé.

— As-tu pris tes précautions? demanda Mebrouk au boiteux, les palefreniers dormiront-ils?

— Sois tranquille, j'ai versé dans leurs aliments, au souper, une forte dose d'opium; peut-être ne se réveilleront-ils qu'au *jour de l'entrevue* (1); mais assurément leur sommeil sera dur et pesant.

— Marchons donc!

---

(1) Le jour du jugement dernier.

— N'oublie pas que je te montrerai Lella-Meryem.

— Que me dira-t-elle?

— Elle te dira : « *Puisque tu veux servir ma cause, sois brave.* »

— Et que répondrai-je?

— L'amour dictera ta réponse ; ceci ne m'inquiète pas.

— Tu t'abuses, Miloud : mon cœur n'est ouvert qu'à la haine ; l'amour n'y entrera pas de longtemps !

— Tu es bien jeune pour répondre ainsi de toi... Marchons : ma maîtresse est comme une belle matinée, on ne peut pas la voir sans l'aimer... Couchons-nous, et n'avançons qu'en rampant comme des reptiles.

Mebrouk et Miloud se mirent à plat ventre et employèrent près d'une heure à faire le court trajet (environ trois cents

pas) qui les séparait de la tente de Sidi-Khalaf-ben-Chérif.

Les chiens de garde, malgré toute leur vigilance, ne les entendirent pas se rouler dans la poussière.

Arrivé près de la tente, et du côté qu'habitait Meryem, Miloud gratta le sol avec ses ongles.

La négresse Yaya avait eu le soin de déboucler les piquets qui tendait la bor-

dure de la tente, et cette bordure se souleva lentement.

Miloud fit passer Mebrouk, et resta couché, en dehors, pour faire le guet.

La négresse attira Mebrouk par une main, tandis qu'elle lui fermait la bouche avec un mouchoir, puis, ouvrant la portière d'une petite lanterne sourde, elle projeta les rayons d'une tremblante lumière sur le visage du frère de Salem, qui demeura, comme ébloui, par l'éclatante beauté de Meryem.

Meryem était debout devant Mebrouk; son noble visage portait l'empreinte de la douleur, mais aussi le reflet magique de son âme chaste et courageuse.

Elle regarda le bel enfant avec douceur et intérêt, et lui dit à voix basse :

— Tu veux servir ma cause, frère de Salem?

— Oui, bégaya Mebrouk, ta cause devient la mienne; je périrai s'il le faut pour te sauver.

— Sois donc brave... et que ce souvenir te donne du cœur. Adieu.

Meryem jeta une ceinture de soie à Mebrouk, et la nourrice, éteignant sa lanterne, poussa l'enfant hors de la tente.

Mebrouk fut reçu par Miloud qui lui demanda :

— Eh bien?

— Je suis ivre... je suis aveuglé... il

me semble que ma vie commence!

— Que t'avais-je dit?... c'est là qu'est Messaouda... elle n'est pas couchée... approchons.

— Surveille les palefreniers, et laisse-moi faire.

Mebrouk arriva, à plat-ventre, près de Messaouda, et il se dressa, devant elle, en lui disant tout bas, pendant que de ses mains il flattait son encolure:

— Messaouda, ma bien-aimée, tu me reconnais, n'est-ce pas? Je suis Mebrouk, frère de Salem-ould-Kouïder... flaire mon burnous, flaire ma peau, et vois si je ments... Ne souffle pas, amie de Mebrouk, modère ta joie, ne hennis pas... on me surprendrait, et je travaille à ta délivrance.

Et pendant que la noble bête reconnaissait *le fils de la tente*, l'enfant qui la conduisait souvent au bain et à l'abreuvoir, pendant qu'elle le flairait pour ainsi dire avec bonheur, Mebrouk tranchait avec son couteau les entraves qui

attachaient ses pieds de devant à la corde.

Miloud s'était placé entre les deux palefreniers profondément endormis, et il surveillait leur sommeil de plomb.

Mebrouk passa la ceinture de Meryem dans la bouche de Messaouda, et, s'en servant comme d'une bride, il sauta légèrement sur le dos de la jument, qu'il mit au pas pour sortir du camp; mais il était encore dans l'enceinte de ce camp, que les chiens se mirent à aboyer avec furie.

— Allons, *fille du vent*! cria Mebrouk, dévore le terrain et sauve ton maître, le vengeur de Salem.

Messaouda, pressée par les talons du cavalier, fit les trois bonds de la lionne chassée de son repaire.

Puis couchant les oreilles comme les lévriers rapides, elle prit ce galop que nul cheval, encore, n'avait pu suivre.

Les gens de l'émir s'éveillèrent tumultueusement; quelques hommes déchar-

gèrent leurs fusils dans la direction du bruit que faisaient les quatre pieds de Messaouda, et plusieurs balles, dirigées par le hasard, sifflèrent aux oreilles de Mebrouk, qui leur répondit par un rire plein de mépris et de colère.

On se mit à la poursuite du fugitif, mais la *fille du vent* ne laissa bientôt plus trace de sa course, même dans l'ébranlement de l'air et du silence de la nuit.

CHAPITRE CINQUIÉME.

V

Les Défis.

Après avoir couru pendant une demi-heure à travers les broussailles et les palmiers nains qui couvraient, à cette époque, les vallons, les côteaux et les

gorges du pays des Garabas, Mebrouk flatta de la main l'encolure nerveuse de Messaouda, se pencha de manière a effleurer son oreille, et lui dit à voix basse :

— Assez, *fille du vent*... arrête-toi... merci...

Messaouda était faite à cette voix pour elle toujours caressante ; par un violent effort, elle se ramassa sur ses jarrets et s'arrêta court.

Mebrouk se tourna tête à croupe.

Ses yeux de lynx essayèrent d'abord de sonder l'épaisseur des ténèbres; puis il sauta légèrement sur l'herbe sèche, abandonnant sa monture à elle-même; et, collant une joue contre terre, il écouta pendant quelques instans tous les bruits de la nuit.

Messaouda paraissait partager l'anxiété de son maître et se lier avec lui de complicité dans sa fuite; la tête haute, ses petites oreilles pointées en croissant, les narines dilatées, elle flairait la brise et s'efforçait de voir autour d'elle, sans songer à faire un pas pour jouir

de la liberté qui lui était pour ainsi dire offerte.

Mebrouk se releva satisfait : on ne le poursuivait plus ; les insectes seuls grouillaient dans les broussailles, et quelques oiseaux, égarés dans les airs, appelaient de leurs cris plaintifs les bandes nomades dont ils s'étaient imprudemment séparés à la brune.

— Au pas ! dit Mebrouk en s'élançant sur le dos flexible de Messaouda S'il plaît à Dieu, les maudits ne verront plus que ma face et ton poitrail... Ce jour-là,

le soleil se lèvera, comme il se sera couché la veille, dans des nuages sanglants!

L'alerte donnée au camp de l'émir par les chiens de garde ne s'était pas prolongée : c'est chose si commune dans un douar que cette sorte de tapage!

Les cavaliers d'un petit poste avancé avaient entendu le galop d'un cheval et déchargé leurs fusils à tout hasard; les chaouch et les esclaves d'Abd-el-Kader s'étaient mis sur pied à la hâte; mais, reconnaissant qu'aucun danger ne menaçait leur maître, ils s'étaient entortillés

de plus belle dans leurs burnous, pour ressaisir les rêves que chacun d'eux savouraient à la belle étoile.

Les cavaliers du poste chargé de protéger le camp contre toute surprise, avaient bien essayé d'arrêter Mebrouk ; mais rapidement distancés par le galop de Messaouda, et ne sachant dans quelle direction courir, ils n'avaient pas tardé à regagner leur embuscade, s'inquiétant peu d'un maraudeur trop pressé de fuir pour être à craindre.

Miloud, le nègre boiteux, était allé se

recoucher aussitôt après le départ de Mebrouk; et, s'il acheva sa nuit dans la parfaite immobilité d'un homme profondément endormi, il n'en eut pas moins l'œil ouvert, l'oreille tendue jusqu'au lever de l'aurore, pour surveiller les événements.

Ce fut avec de vives inquiétudes que ce fidèle serviteur de Meryem entendit les coups de feu tirés à Mebrouk, et il débita tout un chapelet de prières pour le salut du fugitif.

Ces prières s'adressaient tantôt à Ma-

homet, tantôt au soleil, à la lune, aux démons et aux génies protecteurs que le pauvre bon nègre avait adorés avant sa conversion à l'islamisme; car, dans les moments critiques de sa vie tourmentée dès l'enfance, Miloud confondait aisément les puissances éternelles à lui connues; saluait à droite Allah et son prophète; saluait à gauche, tous les *keri-keri* (1) vénérés de ses aïeux, et se croyait d'autant plus de chance d'être écouté au

---

(1) Les idolâtres du Soudan adorent des génies protecteurs représentés, dans leurs habitations, par des morceaux de bois façonnés et des cailloux merveilleux appelés *keri-keri*.

paradis qu'il s'efforçait de frapper à toutes les portes.

Lorsqu'il entendit rentrer les cavaliers du poste qui avait donné la chasse à Mebrouk, Miloud pensa que ces hommes devaient avoir tué le futur vengeur de Meryem, et il s'apprêtait à courir aux renseignements lorsqu'il se ravisa, en se disant :

— Les Arabes sont opiniâtres à la curée, c'est vrai, mais nous sommes au samedi de la semaine et nul Arabe ne se hasarde, à moins d'y être forcé, à fureter dans les ténèbres du sabbat : Mes-

saouda doit être loin, ne songeons plus à son maître, mais à ma propre peau qui sent le bâton à me faire frissonner !

Quand le jour s'annonça vers l'Orient, par cette ligne blanche comme l'opale, dont les reflets font pâlir l'étoile du matin, Miloud feignit de s'éveiller, mais moins poétiquement que la chaste épouse de Titon, car il poussa un bâillement d'une sonorité assez incongrue pour interrompre brusquement le sommeil des pauvres gens couchés à ses côtés.

A ce premier bâillement, suivi de plusieurs autres non moins formidables, les

voisins de Miloud secouèrent leurs burnous, et l'un d'eux s'écria :

— Par le soleil qui va se montrer, tu es un hôte incommode, vieux boîteux, et je ne m'endormirai plus près de toi.

— La bonne nuit! répondit Miloud sans s'émouvoir et en éternuant dix fois coup sur coup, comme un pituiteux incurable; savez-vous bien, vous autres, que j'avais grand besoin de sommeil, après toutes mes fatigues?

— Que n'as-tu donc dormi plus longtemps pour ton repos et pour le nôtre!

— C'est un rêve qui m'a brusquement réveillé, un rêve charmant...

— Raconte! dirent les voisins de Miloud, tous serviteurs de Sidi-Khalaf-ben-Chérif et grands amateurs du merveilleux, comme les Arabes sans exception, riches, grands, petits ou pauvres.

— Volontiers, reprit le nègre d'une voix complaisante : — je rêvais qu'il pleuvait des coups de bâton.

— Charmant songe! s'écrièrent les voisins.

— Et qu'il vous en tombait, comme grêle, et notamment sur la plante des pieds...

— Tu ne t'oubliais pas dans la répartition ? j'imagine.

— Voilà précisément ce qui me charmait dans mon rêve: c'est que je vous voyais tous, mes amis, faire de si laides et plaisantes grimaces que, de rire, je me tenais les côtes.

— Grand merci ! tu étais donc à l'a-

bri de cette ondée dans quelque marabout ?

— Non pas, j'étais comme vous en plein vent, les bâtons sifflaient à mes oreilles sans me toucher, et m'éventaient délicieusement le visage, tandis que vous, pauvres compagnons vous n'étiez que sueur, sang et poussière.

— Et tu te réjouissais ! méchant homme.

— Oui, car une voix portée par une

trompette invisible, me criait aux oreilles : « Ne les plains pas ; ce châtiment leur sera glorieusement compté au jour du jugement. »

— Et comment expliques-tu ce songe?

— J'en augure que le paradis vous sera ouvert.

— Et à toi, qu'arrivera-t-il ?

— La trompette allait me le dire quand

un esprit, jaloux sans doute, m'a réveillé en me tirant la langue à pleine main; c'est ce qui m'a fait bâiller si fort et m'a donné de si rudes envies d'éternuer.

Ici Miloud s'interrompit pour recommencer une série d'éternûmens, qui mirent son auditoire en bruyante gaîté.

Mais cette gaîté ne dura pas longtemps, car à peine l'un des assistans achevait-il ces mots : « Nous verrons bien si tu es prophète! » que des cris lamentables partirent du lieu où étaient entravés les chevaux de Sidi-Khalaf-ben-Chérif.

— Que se passe-t-il là-bas ? dirent tous à la fois les serviteurs de Ben-Chérif, et ils se levèrent précipitamment.

— Allons voir, et que Dieu protège le maître, répondit sournoisement Miloud, en faisant, à part lui, cette réflexion peu rassurante :

— Si encore j'en étais quitte pour cent coups de bâton, je bénirais la clémence du ciel !

CHAPITRE SIXIÈME.

VI.

Les Défis. *(Suite).*

Aly, chef des palefreniers de Sidi-Khalaf, déployait un grand zèle dans ses fonctions ; et il était très-fier de pouvoir se dire que l'émir Abd-el-Kader lui-

même ne saurait montrer à ses amis et à ses ennemis des chevaux de pure race comme ceux dont il avait la surveillance et l'entretien.

Khalaf-ben-Chérif, homme de tête ardente et de cœur passionné, s'abandonnait surtout à trois penchans ainsi classés dans ses fougueux caprices :

L'ambition du commandement :

L'amour du cheval :

L'amour de la femme.

Ben-Chérif aspirait à régner despotiquement sur tous les pays qu'Abd-el-Kader s'efforçait de conquérir à sa propre autorité.

Mais, pour réussir dans ses audacieux projets, il devait s'effacer au premier rang des partisans de l'émir, et endormir, en quelque sorte, son ambition.

Incapable de ressentir les douces émotions d'un amour vrai, tendre, chaste

et fidèlement dévoué ; sourd aux inspirations du sentiment né de l'âme et non de la fièvre des sens, il ne pouvait aimer qu'avec cette sorte de fureur commune à la bête sauvage et à l'homme dépravé.

Les femmes n'étaient, pour lui, qu'un objet de convoitise.

Lorsqu'il se prenait de passion pour l'une d'elles, il fallait qu'il en triomphât, sans scrupule pour les moyens qui devaient la lui livrer; et, le caprice assouvi, sa victime lui devenait indifférente,

lorsque, par privilége, elle ne lui était pas odieuse.

Quant aux chevaux, Sidi -Khalaf les aimait d'une adoration constante, inaltérable, ils faisaient sa gloire et son orgueil; il leur devait de nombreux succès à la guerre, à la chasse et dans ces fêtes bruyantes où la jeunesse arabe conquiert sa renommée.

Habile entre tous parmi ces brillans cavaliers du sud, qui n'ont pas de rivaux, il était, à bon droit, fier de sa ma-

gnificence, lorsque, dressé sur ses étriers d'or, il éclipsait son entourage par son adresse, sa vigueur, son audace et la noblesse de sa monture.

Son esprit n'était en repos que quand il se savait en possession du meilleur et du plus beau cheval qui fût au loin dans le pays, et s'il eût sacrifié ces compagnons de sa vanité de tous les instans à l'ambition de gouverner les hommes, certes il n'en mettait pas moins la jument Messaouda bien au-dessus de toutes les femmes qu'avaient jusqu'alors poursuivies ses ardeurs désordonnées.

On peut, d'après cet exposé, se figurer l'épouvante du chef des palefreniers de Sidi-Khalaf, lorsque s'éveillant de très grand matin, selon son habitude, pour donner un premier coup d'œil aux chevaux du maître, il vit que Messaouda n'était plus à la corde où il l'avait fait entraver la veille au soir.

Le pauvre homme se crut d'abord frappé de vertige, il se frotta violemment les yeux à poings fermés : puis, se précipitant vers la corde, il vit que les entraves avaient été tranchées avec un couteau.

Chitann et six autres chevaux hennirent à son approche, comme pour lui demander l'orge du matin.

Les deux saïs préposés à la garde de l'écurie étaient étendus par terre, immobiles, roulés dans leurs kabans et paraissaient dormir d'un sommeil léthargique.

Aly poussa du pied ces deux hommes en les apostrophant avec violence; il parvint à les asseoir dos à dos; puis, les maintenant dans cette position, il leur

demanda d'une voix tremblante de terreur et de colère ce qu'ils avaient fait de Messaouda, la jument favorite du maître.

Les saïs, insensibles à cette question accompagnée cependant d'injures, de soufflets et de coups de poing, ouvrirent des yeux égarés, appesantis et sans lumière; mais leurs lèvres, d'où découlait une légère écume, n'articulèrent que quelques soupirs plaintifs.

Ce fut alors que le malheureux Aly se mit à jeter des cris retentissants; et les

premiers qui accoururent à son aide le virent se rouler comme un épileptique dans la poussière, s'écorchant le visage avec ses ongles et déchirant ses habits.

Miloud arriva clopin-clopant dans le cercle qui déjà entourait les chevaux de Sidi-Khalaf; il prit un petit air guilleret et dit :

— Tiens! le kaïd des chevaux est devenu fou! Le paradis lui est ouvert... quel homme heureux!

— Ton rêve ne tardera pas à se réa-

liser, je le crains, répondit l'un des serviteurs, car...

Un chaouch de Sidi-Khalaf arrêta court la phrase, en tombant à grands coups de bâton sur le groupe assemblé, qui se dispersa comme une bande de pigeons attaquée par un épervier.

Khalaf, réveillé par le vacarme qui se faisait aux abords de sa tente, avait ordonné qu'on fît taire les bavards.

Par grand hasard, Miloud ne s'était

pas trouvé sous la main du chaouch ; de sorte qu'il se mit à rire en voyant les bâtons rebondir sur les épaules et sur les reins de ses voisins.

— Maître! maître! s'écria-t-il en courant à la tente de Ben-Chérif, un grand malheur vient d'arriver !... les saïs ont laissé échapper Messaouda... j'affirmerais qu'on l'a volée!...

Ces mots étaient à peine achevés que Ben-Chérif s'élança hors de sa tente; il était pâle de colère, et, dans sa précipi-

tation, il renversa Miloud, qui se laissa fouler aux pieds

Ben-Chérif fit ce qu'avait fait Aly, il examina les entraves de Messaouda et secoua les saïs; puis voyant qu'il ne pouvait rien obtenir d'eux, il interrogea leur chef en l'accablant d'injures trop violentes et de menaces trop terribles pour que le malheureux, abruti par l'épouvante, pût satisfaire à ses questions.

Nul n'osa prendre la parole; tous se regardaient avec effroi; chacun cherchait à fuir devant la tempête.

Ivre de fureur, Khalaf se tourna vers ses chaouch qui étaient accourus, et il leur dit :

— Vous allez donner cent, deux cents, trois cents coups de bâton à chacun de ces chiens.

Il montra d'un geste circulaire tous ses serviteurs.

— Nous verrons s'ils sont véritablement muets.

— Seigneur, nous sommes innocens ! s'écrièrent une douzaine de pauvres diables frisonnant jusqu'à la moële des os.

Qu'il soit fait selon la justice du maître, dit respectueusement Miloud.

Et il se coucha aussitôt à plat ventre, élevant ses pieds et prenant la posture des patiens soumis à la bastonnade.

Deux chaouch se mirent aussitôt en devoir de l'expédier.

— Et cependant, continua Miloud sur le même ton, dès qu'il plaira au maître de m'interroger personnellement, je dénoncerai celui qui a volé Messaouda...

— Si tu dis la vérité, je te ferai grâce, s'écria Khalaf.

— C'est Mebrouk, frère de Salem-ould-Kouïder, qui a commis cette mauvaise action... c'est après lui qu'il faut courir, si l'on veut avoir des nouvelles de *la Fille du vent*...

— D'où sais-tu cela ?

— Hier, Mebrouk s'est promené dans le camp; je l'ai vu rôder aux abords de la torde des chevaux, il s'est même entretenu pendant assez long-temps avec les saïs qui ont pris la garde de nuit... Ce qu'il leur a dit, je l'ignore, mais j'apprendrais que cet enfant larron et malfaiteur, fils de chien et chien lui-même, s'est entendu avec vos gens, noble seigneur, pour s'emparer de Messaouda, que je n'en serais nullement surpris.

Ah ! si j'avais eu la garde des chevaux comme j'ai la garde des femmes, ce vol impudent n'affligerait pas, aujourd'hui, votre grand cœur.

Sur un signe de Khalaf, deux cavaliers sautèrent à cheval et reçurent l'ordre d'aller s'informer de Mebrouk dans les douars des Hachem-Garabas.

— Relève-toi, dit Ben-Chérif à Miloud : tu vas assister au châtiment des coupables, et, puni le dernier, tu le seras doublement si tu as menti.

Le boiteux se traîna sur ses genoux jusqu'à son maître, dont il baisa respectueusement le bas du burnous, puis il se mit à l'écart pour jouir du spectacle d'une superbe bastonnade.

Six chaouch s'emparèrent, deux par deux, d'Aly et des palefreniers, les couchèrent sur le ventre après leur avoir arraché leurs vêtements, redressèrent leurs jambes de manière à mettre à plat la plante des pieds, et passèrent une corde autour des chevilles pour tenir les pieds assemblés et empêcher les jambes de retomber à terre.

Puis ils fixèrent le bout de cette corde autour du cou du patient et commencèrent à tour de bras leur sanglante exécution, frappant alternativement et à coups mesurés, tantôt sur les pieds, tantôt sur les reins et les épaules, avec leurs

longues baguettes de coudrier qui ne tardèrent pas à se teindre de sang: on eût dit trois ateliers de batteurs de blé, fonctionnant avec calme et méthode.

Les chaouch observaient un profond silence, et les victimes n'articulaient ni un cri ni une plainte... de grosses larmes roulaient sur les joues d'Aly, larmes de honte tout autant que de douleur.

Ces malheureux reçurent deux cents coups de bâton, et ils s'étaient évanouis que les chaouch frappaient encore.

— Assez pour ceux-là, dit Ben-Chérif... emparez-vous des autres.

Trois nouveaux patients se présentèrent avec une soumission étrange et reçurent le même châtiment.

Les chaouch en étaient à leur quatrième reprise, lorsque les cavaliers envoyés chez les Garabas se présentèrent, leurs chevaux couverts de sueurs.

L'un d'eux présenta une lettre à Ben-Chérif en lui disant :

— Seigneur, le boîteux n'a pas menti. Mebrouk a quitté, pendant la nuit, son douar, où l'on pense que si la jument Messouada a disparu, c'est que Mebrouk en est le raviseur.

Comme nous arrivions chez les Garabas, un cavalier sortait chargé d'un message à votre adresse... Le voici.

Khalaf, dont les mains et les lèvres tremblaient de fureur, ordonna de continuer la bastonnade; mais il rentra sous sa tente, où il fit appeler son secrétaire.

— Lis-moi cette letire, dépêche-toi, dit-il aussitôt que le secrétaire se fût présenté.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII.

Les Défis (*Suite.*)

Miloud s'était approché du compartiment de la tente occupée par Meryem et sa nourrice, et il avait dit, en chantant un air du pays du Kora :

« Ecoutez ce qui va se passer chez le maître, et, tout bas, réjouissez-vous. »

Meryem et Yaya prêtèrent donc l'oreille avec grande attention, et elles entendirent la lecture de la lettre que le secrétaire ne déchiffrait qu'avec effroi.

« Louange au Dieu, unique souverain de l'univers! à Khalaf-ben-Chérif le traître, l'imposteur, le meurtrier ; *vienne le jour où il sera traîné sur le front dans le feu de l'enfer*, comme il en est averti par le livre saint, et malédiction sur lui !...

» Je te fais savoir que j'ai repris mon bien, la jument Messaouda, je l'ai repris par ruse parce que, juge prévaricateur et corrompu, l'émir Abd-el-Kader a prononcé contre moi, en ta faveur, une sentence inique. Je te fais savoir que moi, Mebrouk, frère de Salem-ould-Kouïder, qui n'ai ni soldat à mes ordres, ni richesses à mon service, qui suis pauvre et à peine un homme, je te déclare la guerre et jure *par le péché de ma mère*, de ne déposer les armes, s'il plaît à Dieu, que quand tu auras, par ta dernière heure maudite, payé, entre mes mains, le prix du sang de mon frère assassiné...

Amin. »

Le visage de Khalaf-ben-Chérif était effrayant à voir pendant que la voix tremblante du secrétaire achevait la lecture de cet audacieux message.

La rage, la honte, la vengeance, la cruauté, toutes les passions farouches semblaient avoir déposé leur limon sur ce front que couvrait un sombre nuage.

De l'autre côté du rideau qui séparait Ben-Chérif de sa femme, deux visages, au contraire, brillait de joie et d'espérance.

Meryem et Yaya se regardèrent en se souriant.

Meryem était belle comme toujours, mais le rayonnement de ses regards splendides animait ses traits d'un éclat que la pauvre nourrice croyait à jamais terni.

Quant à la négresse, qu'aucune sensation ne pouvait embellir, elle avait dans sa physionomie ce trouble nerveux qui bouleverse les condamnés à mort lorsque, sur le lieu de l'exécution, ils reçoivent une grâce inespérée!

Un homme d'Abd-el-Kader vint annoncer à Ben-Chérif que l'émir le demandait.

Kalaf se rendit à cet ordre en emportant la lettre de Mebrouk.

Il passa devant les chaouch, qui continuaient de bâtonner ses serviteurs, et les chaouch le regardèrent comme pour lui demander s'ils pouvaient sser de frapper.

Ben-Chérif poursuivit sa marche sans

faire un signe, sans dire un mot, et le supplice recommença de plus belle.

En ce moment, un gros éclat de rire partit de la tente de Sidi-Khalaf.

Les serviteurs meurtris de Ben-Chérif levèrent des yeux languissants sur celui qui semblait insulter à leur malheur, et ils aperçurent le nègre Miloud qui leur cria, se pâmant d'aise et de gaîté :

— Eh! vous autres, compagnons,

songez à mon rêve... je vous vois au paradis !

Sans attendre leur réponse, Miloud entra dans la tente de Ben-Chérif, et s'adressant à Meryem, à travers le rideau :

— Eh bien ! Lella, que dit la lettre ?

— Que Mebrouk est le plus brave des hommes et qu'il me vengera du plus lâche des traîtres...

— Ah! Lella, si Mebrouk est le plus brave des hommes, c'est qu'il vous a vue, c'est qu'il vous aime!

— Tais-toi! s'écria Meryem, je te défends de me parler ainsi... Eloigne-toi.

Miloud s'éloigna en effet, mais en chantant, selon sa coutume, sur un refrain nègre, ce qu'il voulait faire savoir à la nourrice :

« Je me suis diverti ce matin en fai-

» sant fustiger tous les serviteurs du ty-
» ran. Les coups sont tombés comme
» grêle, et mon dos n'en a pas reçu un
» seul... Miloud est plus fin renard que
» ces Arabes imbéciles et vaniteux. Deux
» saïs, que j'avais abreuvés d'opium pour
» faciliter l'enlèvement de Messaouda,
» sont morts sous le bâton...

» Autant de mal fait à l'ennemi, au-
» tant de joie pour mon cœur ; je vous
» arracherai, toutes les deux, des mains
» du monstre qui vous opprime...

» Ayez confiance en Miloud ! sa jambe

» est tordue, mais son cœur est droit.
» Veille sur l'amour naissant de Meryem
» pour Mebrouk, cultive cet amour,
» arrose-le de tes encouragements
» comme d'une eau fécondante on arrose
» un tendre arbuste. La délivrance et le
» bonheur dépendent de Mebrouk ; c'est
» un vaillant, son âme est un souffle
» d'ange ! »

— Que te dit-il ? demanda Meryem à sa nourrice.

— Il chante un viel air du Kora.

— Oui, mais il a prononcé deux fois le nom de Mebrouk, à quel propos ?

— Puisque tu ne veux pas qu'on te parle de ce brave enfant, répliqua la nourrice, je dois me taire.

— Toi et moi nous pouvons en parler, répondit Meryem en rougissant et baissant les yeux; tu sais combien j'estime le courage et la piété...

— Alors, causons de notre libérateur, reprit Yaya.

Et elle prêta ses genoux à la tête nonchalante de Meryem, dont les yeux se fermèrent pour permettre à sa pensée de se mieux recueillir.

— Eh bien ! dit l'émir à Ben-Chérif, d'où te vient ce trouble que je vois répandu sur ton visage ?

— Lisez, murmura Khalaf, et il tendit en frissonnant la lettre de Mebrouk.

— Eh ! quoi ! tu t'émeus pour si peu...

pour quelques injures lancées par un enfant que ton bras écraserait sans effort?

— L'audace de ce misérable...

— Regarde-moi donc et vois si je suis calme... Cependant, je viens, comme toi, de recevoir une lettre d'une rare insolence. Je vais te la lire: écoute, ou mieux, lis toi-même.

« Louange au Dieu unique, souverain » de l'univers!

» Au fils de Mahiddïnn, Sidi-Abd-el-
» Kader, le juge prévaricateur, le pro-
» tecteur de l'imposture, du traître et du
» meurtrier... que le jour dernier lui soit
» funeste !

» Je te fais savoir qu'éclairé par ton
» iniquité, par ton ingratitude pour mon
» zèle, j'ai su discerner où était le bon
» droit entre le vénérable et vaillant
» Mustapha, fils d'Ismaël, et toi dont
» l'hypocrisie a fait un émir.

» J'ai donc déserté tes étendards pour
» te déclarer la guerre sous ceux de l'il-

» lustre agha des Douairs et des Smé-
» las.

» Je te combattrai partout, à outran-
» ce, jusqu'à ce que le *prix du sang* de
» mon frère Salem-ould-Kouïder m'ait été
» payé par le sang du kaïd des Flittas,
» Ben-Taieb, par la vie de Khalaf-ben-
» Chérif, et par la ruine de ta coupable
» ambition...

» *Amin.* »

Soulagé par la lecture de cette étran-

ge missive, qui paraissait l'œuvre d'un cerveau dérangé, Khalaf se prit à rire d'assez bon cœur.

— Ainsi, dit l'émir, ceci te semble plaisant?

— Oui, et votre calme m'étonne, car vous devriez partager ma gaîté.

— Khalaf, reprit Abd-el Kader d'une voix grave : Sois vigilant, et songe que tu as un ennemi terrible attaché à ta destinée....

Quant à moi, je vais te donner un exemple de prudence... Nous lèverons le camp dans une heure.

— Pourquoi ce départ si brusque?

— Mebrouk combat pour les chrétiens, et il est maître d'une partie de mes secrets sur la campagne qui va s'ouvrir...

Je dois donc changer ou modifier tous mes plans.

Dans deux heures sois à cheval.

— Si cet enfant te gêne, rien de plus aisé que de le faire disparaître.

L'émir arrêta sur Khalaf un regard oblique, incisif, rapide.

Puis il répondit :

— Mûris cette pensée... nous en reparlerons.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII.

Premier embarras de Mebrouk.

Mebrouk avait séjourné assez longtemps au camp du Figuier et dans la ville d'Oran pour que sa vive intelligence, appliquée à l'étude des mœurs

militaires et du caractère des Français, eût reconnu qu'une générosité, peut-être un peu crédule, faisait le fond de ce caractère.

Dès-lors, le frère de Salem ne douta pas de l'accueil qui lui serait fait chez es chrétiens dont il avait cependant trahi la confiance et l'hospitalité.

Poussé à la révolte contre l'émir et ses coreligionnaires par la haine d'une âme ardente et indignée, par l'espoir d'une implacable vengeance, et aussi, disons-le, puisque l'amour se glisse dans

tous les projets de la jeunesse, par le souvenir éblouissant de Meryem, Mebrouk n'en était pas moins un fanatique enfant de Mahomet ; et, à ce titre, quoique résolu à embrasser notre cause, il n'admettait pas qu'un chrétien fût l'égal d'un Arabe ;

Ses scrupules étaient donc légers à l'endroit des beaux mensonges dont il avait payé nos premières bontés.

« Cette fois, je leur dirai la vérité, pensait-il ; ils me croiront comme ils m'ont cru quand je leur mentais, et ils

s'emploieront à mes desseins... Le chrétien n'est-il pas le serviteur prédestiné du vrai croyant ? »

Mebrouk arriva pendant la nuit aux avant-postes français, et il se présenta, après s'être orienté avec cette sagacité que déploient tous les voyageurs arabes, en avant du front de bandière du régiment d'infanterie dont il avait été l'hôte et le protégé.

Arrêté à distance par une sentinelle, le Garabas répondit d'une voix enjouée au qui vive ;

— *Hé ! quisqui cé ! moi sémi sémi, moi moricaud, toi sabir* (1) !

— Ah ! te voilà donc ! s'écria le soldat en marchant droit au cavalier, tout en se tenant sur ses gardes : et d'où viens-tu, gamin ? Nous t'avons cherché, dans le camp et les broussailles, à nous crever les yeux...

— *Bourrou de moi va bien?* (2) inter-

---

(1) Eh ! que me veux-tu? Je suis un ami, je suis moricaud, tu le sais bien. (Patois mauresque.)

(2) Mon âne va-t-il bien?

rompit Mebrouk qui, ne comprenant pas un mot du discours du factionnaire, crut qu'il serait habile à lui de s'informer de la santé de l'âne qu'il avait abandonné au camp du Figuier.

— *Ton bourrou* ! ah ! ouich ! riposta le troupier.. il est mort... *morto béseuf* (1), mon bon; mais sois tranquille, nous lui avons fait des funérailles chicardes, nous l'avons mangé... *Mangiar..*, *toi sabir*?

— *Francess mangiar bourrou de moi*?

(1) *Bézeuf*, beaucoup.

s'écria Mebrouk d'un ton de reproche mêlé de dégoût.

— Eh ! donc, voici la chose purement et simplement : ta bourrique est tombée malade le jour même de ton départ; elle ne savait pas ce que tu étais devenu, c'te pauvre bête, et comme nous ne le savions pas non plus, nous n'avons pas pu la renseigner.... tu comprends ça ?....

Bon ! ah ! si tu avais dit que tu reviendrais, nous aurions pu nous consoler, ta bourrique et nous.... ta bourrique

surtout, mais non.... tu joues des jambes... enfin c'est dit... bon, finalement, le jour de ton départ, le régiment s'est ravitaillé en vivres à Oran, et ton bourriquet a fait la corvée pour les sous-officiers de la compagnie, et puis pour ceux de la quatrième du premier, et puis pour ceux de la cinquième du second... Tout le monde réclamait ses services à c'te bonne pauvre bête...

Après ça, du Figuier à Oran, il n'y a que trois lieues ; ce n'est donc pas loin.. Oui, mais, si tu sais compter, tu t'apercevras que ton *bourrou* a fait six voyages,

trois à vide, c'est juste, mais trois avec la charge d'un éléphant...

Donc, mon vieux, trois fois six, on dit que ça fait dix-huit. Dix-huit lieues Toi, sabir! c'est chaud, hein? et ça n'aurait rien été encore, si ta bête n'avait pas eu du chagrin à cause de ta fugue... tant de chagrin, qu'elle avait, qu'elle ne pouvait plus marcher au dernier voyage, et que les troubadours de la cinquième du second ont été obligés de l'astiquer à grands coups de trique tout le long de la route...

Enfin, mon bon, soit le chagrin, soit

la fatigue, soit les coups de trique, ton bourrou a claqué de l'œil... mais le chagrin ne lui avait pas laissé le temps de maigrir, et tous ceux qui avaient usé de ses services lui ont rendu les honneurs funèbres; la troisième et la quatrième du premier, la cinquième du second et les ordonnances du petit état-major l'ont enseveli dans une douzaine de gamelles à fricassée, avec de l'ail à force, des oignons et du fil en quatre... C'est un des meilleurs festins que j'ai faits de ma vie! Cependant, nous avions oublié le poivre et mis deux fois trop de sel...

Quand la bourrique a été inhumée

dans nos estomacs reconnaissans, un caporal de la cinquième du second nous a dit que nous étions des mange-tout, que nous aurions dû garder un jambon pour faire des cervelas d'Arles, qui sont les premiers du monde, tous fabriqués avec...

Mais t'as l'air de ne pas t'amuser infiniment.... Voyons, causons peu, et causons bien : Où veux-tu aller, moricaud *toi andar coronel* (1)?

---

(1) Tu veux aller voir le colonel?

— Oui, répondit Mebrouk, que la faconde inintelligible pour lui du soldat n'avait pas paru lasser un seul instant.

La sentinelle fit quelques pas au-devant d'une ronde qui s'avançait, et elle remit le frère de Salem à un sergent qui s'empressa de faire avertir le colonel du régiment.

Mebrouk s'annonçait comme ayant d'importantes révélations à faire; aussi, malgré l'heure avancée de la nuit, le colonel ordonna qu'il fût introduit dans sa tente.

Cependant Mebrouk ne voulut pas se séparer de sa jument avant qu'il ne l'eût entravée de ses propres mains et qu'il n'eût établi devant elle, sur un sac de campement, cinq ou six doubles jointées d'orge.

Ces soins donnés à la compagne de ses futurs dangers, le brave enfant entra d'un pas décidé dans la tente du chef qui, à bon droit, pouvait lui reprocher son ingratitude et sa déloyauté.

L'un des interprètes régulièrement attachés à l'armée expéditionnaire était présent.

— Eh bien ! mauvais petit drôle, commença le colonel, d'où viens-tu ?

— Je viens du Tlelat et des Hachem-Garabas, répondit Mebrouk avec une hardiesse impudente, si le ton qui avait accompagné ses paroles ne les avait pas rachetées par une déférente simplicité.

— Tu viens du Tlelat et des Garabas ! s'écria le colonel, c'est-à-dire du camp d'Abd-el-Kader et de la tribu la plus hostile aux Français ?

— Oui.

— Et c'est pour passer à l'ennemi que tu nous as quittés, nous qui t'avions comblé de bienfaits?

— Oui.

— L'audace est rare !... Sais-tu bien que je vais te faire fusiller?

— Je sais que tu en as le pouvoir, mais je sais aussi que tu n'en feras rien.

— Ah ! et pourquoi cela ?

— Parce que tes soldats ne m'ont pas pris, parce que je suis revenu à toi, sans armes, et que les Français n'assassinent pas...

— Dis plutôt que tu es un enfant et que tu comptes sur ta faiblesse pour abuser de notre générosité...

— Je ne suis pas un enfant ! interrompit Mebrouk avec feu et en élevant la voix, — attends pour connaître mon âge de savoir ce que j'ai fait et d'avoir appris ce que j'aurai su faire.

— La singulière race que ces Arabes ! pensa le colonel ému de cette réponse qui portait en elle le cachet de la résolution et de la fierté : hommes et enfans, riches et pauvres, tous rappellent les vertus et les vices des vieux Romains.

Je devine que tu vas me raconter quelque histoire merveilleuse pour expliquer ta fuite et ton retour. Détrompe-toi, si tu as imaginé que, pour la seconde fois, je serais ta dupe.

— J'ai tenté, en effet une entreprise difficile en comptant t'intéresser à mes

malheurs, car une première fois j'ai trompé ta confiance, et j'ai fait des mensonges.

— Tu l'avoues ?

— Sans doute, et avec orgueil.

— Dans quel but agissait-tu, alors ?

— C'est ici que commence mon histoire et que va commencer mon récit. Je ne suis pas de la tribu des Bordjia

ainsi que je te l'ai laissé croire; mon père n'a pas tué ma mère dans un accès de jalousie; je n'ai pas fui mon douar pour échapper à des traitements injustes et douloureux...

Ce conte que j'avais entendu faire à un poète nomade, un soir devant notre tente, je me le suis approprié pour t'émouvoir en ma faveur et assurer ma bienvenue chez les chrétiens. Ce que j'étais alors. Ecoute-le par la bouche de la vérité:

J'étais ton ennemi mortel et acharné, l'ennemi de tous les Français, de tous les

chrétiens, de tous les infidèles... Je me sentais assez de haine et de fanatisme au cœur pour oser combattre, seul, contre l'une de vos plus puissantes armées; impatient de la lenteur que vous mettiez à venir nous attaquer, je m'étais dévoué pour venir surprendre vos secrets et les dévoiler à l'émir Abd-el-Kader, qui était pour moi le représentant terrestre du Dieu unique et maître de l'univers. Juge donc si c'est avec raison, avec justice, avec clairvoyance, que tu m'a pris dès ce temps-là pour un enfant...

Quel est celui d'entre vous qui, à mon

âge, eût osé faire ce que j'ai entrepris, ce que j'ai fidèlement exécuté?...

— Ainsi, interrompit le colonel, surpris de tant d'énergie virile, tu conviens de ton crime? Tu as servi d'espion à l'émir, tu l'as vu après nous avoir quittés, et lui as vendu les fruits de ton espionnage?

— Ne t'ai-je pas dit que je me faisais gloire d'avoir agi ainsi? Mais laisse-moi continuer mon récit; quand j'aurai cessé de parler, tu me jugeras.

— Parle donc en toute liberté !

— Merci ! — Eh bien ! puisque tu reconnais, dans la sagesse de ton expérience, que pour m'être, volontairement, voué à d'ignominieux supplices en acceptant une mission que tous les peuples en guerre les uns contre les autres punissent de mort, je n'étais pas un enfant, il y a de cela peu de jours, mais un homme de courage, tu ne tarderas pas à avoir de moi une opinion plus noble encore en apprenant qui je suis, quand tu sais qui j'étais.

Je suis Mebrouk, frère de Salem-ould-

Kouïder que le kaïd de Zemmora a fait assassiner, et qui doit sa fin tragique aux trahisons de Sidi-Khalaf-ben-Chérif, ami et Khalifat d'Abd-el-Kader.

Je suis l'ennemi juré de ces deux meurtriers; il faut que je leur arrache, de mes mains, leur dernier soupir, pour me payer du prix du sang de mon frère; je suis l'ennemi juré de l'émir Abd-el-Kader, et je lutterai contre lui jusqu'à la chute de sa puissance, pour me venger de la sentence inique qu'il a rendue dans le procès que j'intentais devant lui aux assassins de mon frère.

En dépi' de l'horreur que m'inspire ta religion, je fais serment, entre tes mains, de combattre avec et pour les chrétiens jusqu'à ce que mes trois vengeances aient été assouvies..

Alors, mais seulement alors, j'agirai selon l'inspiration de Dieu. Je ne vous demanderai pas de payer mes services, je ne vous demande que des armes et une première place au combat. Si je voulais être riche, je n'aurais qu'à mettre en vente ma jument Messaouda, que j'ai laissée à la porte de ta tente, elle me vaudrait la fortune d'un agha.

De la poudre, du feu, les éclairs du glaive et du sang sur mes deux mains!... voilà ce que je demande; suis-je un enfant? réponds si tu es un homme.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX.

Premier èm arras de Mebrouk. (*Suite.*)

Mebrouk s'était animé en parlant, et il avait fait passer une partie de son émoion dans le cœur du colonel, qui l'écoutait avec soin, cherchant à saisir, dans ce

discours rapide, les accents de la vérité ou les embarras du mensonge.

Le frère de Salem s'exprimait avec entraînement, avec feu : il eût fallu, pour simuler tant de colère, et jouer à ce point la haine et la fureur, avoir vieilli dans le vice et l'étude de l'imposture.

Or, Mebrouk était si jeune !

Son front large et pur semblait refléter la candeur, sa voix tremblait par

n'en crus, mais de tristesse et d'indignation.

Ses yeux conservaient une ferme assurance et ne se baissaient même pas pour dérober quelques larmes qui brillaient, sans pouvoir échapper à la fierté qui les retenait captives.

— Je serais heureux de croire à ta sincérité si tu ne m'avais pas déjà menti, dit enfin le colonel... Donne-moi un gage de ta bonne foi.

— Veux-tu permettre à ton interprète

d'écrire ce que je vais lui dicter? demanda Mebrouk.

— Certainement.

L'enfant dicta trois lettres, l'une à Sidi-Khalaf, l'autre à Sidi-Abd-el-Kader; la troisième à Brahim-ben-Taïeb, kaïd de Zemmora.

— Voilà trois déclarations de guerre en bonne forme, s'écria le colonel, souriant de bon cœur à l'originalité de

ces épîtres que l'interprète lui traduit sans pouvoir maîtriser sa propre gaîté.

Mebrouk feignit de ne pas remarquer qu'on ne prenait pas au sérieux sa grave importance, et il dit à l'interprète :

— Je ne suis encore qu'un homme de rien, je n'ai pas de cachet pour signer ces écrits, mais d'ici à peu de jours, s'il plaît à Dieu, j'aurai pris rang parmi ceux donc les noms se gravent dans la mémoire... Ferme ces lettres et envoie-les à qui je les destine...

Tu dois avoir des cavaliers arabes à ton service ? ajouta Mebrouk, s'adressant au colonel, fais en partir deux ; l'un ira porter ce papier chez les Garabas, qui sont de ma tribu, l'autre se rendra au camp de l'émir sur le Tlelat, et il donnera ces deux dépêches à l'un des postes chargés de la garde du camp. Leur mission accomplie prudemment, car elle n'est pas sans danger, je les récompenserai un jour, s'il plaît à Dieu, avec magnificence. Tu le vois, je te fournis, déjà, trois preuves de ma sincérité...

— Je n'en demanderais pas davantage si tu ne m'avais pas donné des preuves

de ton astuce et de ton habileté à mentir...

— Fais-moi donc attacher jusqu'à ce que les yeux de ton esprit s'ouvrent à la lumière... Et s'il t'est démontré que j'ai menti, livre moi au fer et au feu des suppliciés.

— Tes lettres vont partir; tu ne seras point attaché, mais tu n'en seras pas moins mon prisonnier. Or, souviens-toi de mes paroles. Si tu essaies de t'évader du camp jusqu'à ce que je t'aie rendu la liberté, je te ferai fusiller. On te surveillera sévèrement.

— C'est bien ! tu es prudent, c'est une vertu... Je te remercie... Jour et nuit, je serai devant ta tente, jusqu'au jour où tu me donneras des armes.

Le colonel rompit l'entretien en ordonnant qu'on allât chercher le kaïd des Smélas, tribu qui combattait avec nous.

— Te serait-il possible, dit-il à ce chef, de savoir si le récit que vient de me faire cet enfant est vrai.

Le colonel analysa rapidement, l'histoire de Salem, de Khalaf, de Ben-Taïeb et de Mebrouk.

— Quelques-uns de mes hommes ont des intelligences chez les Garabas, répondit le kaïd, je pourrai te renseigner exactement avant la fin du jour qui va se lever.

— Charge-toi donc de ces trois lettres, et mets en route tes cavaliers.

— Par quel miracle, demanda le kaïd au colonel, es-tu possesseur de cette jument qui est entravée devant ta tente ? Sa pareille n'existe pas à plus de cent lieues dans le pays.

— Elle vaut donc beaucoup d'argent ?

— Je ne l'ai vue qu'en passant et de nuit, mais c'est une merveille... c'est la fortune d'un homme riche et puissant.

— Eh bien ! elle appartient à cet enfant.

— Ah! fit le kaïd en jetant un regard d'envie et de mépris sur Mebrouk : — c'est singulier; mais Dieu est le maître de ses largesses...

— Seigneur, dit Mebrouk au colonel, lorsque le kaïd fut sorti de la tente : je serai infailliblement assassiné comme l'a été mon frère Salem.

— Pourquoi penses-tu cela ?

— Les chrétiens sont aveugles et sourds. N'as-tu pas vu et entendu le kaïd ? Il te fera un rapport qui me donnera comme imposteur et comme espion ; il enseignera à ses cavaliers ce qu'ils devront te raconter à leur retour ; tu les croiras, tu me feras mourir, et Mes-

saouda, ma jument, sera la proie du kaïd, car il la convoite. J'ai lu dans ses yeux.

— Que de malice, que de finesse, que de ruse dans une si jeune tête ! s'écria le colonel en regardant l'interprète, voyez si ce petit drôle ne prend pas déjà ses récautions.

L'interprète haussa les épaules en homme rompu aux mensonges des Arabes, qui sont les plus ingénieux imposteurs de l'univers.

Calme tes craintes, répondit le colonel, les chrétiens ne sont dupes qu'à bon escient... justice te sera faite.

— Dieu parlera ! fit Mebrouk avec nonchalance, et il alla se coucher tout prés de Messouda, qui, elle-même, ne tarda pas à s'étendre à côté de son jeune maître.

Au bout de quelques minutes, la bête et l'enfant dormaient, bruyamment, sous la baïonnette et sous l'œil du factionnaire du colonel qui reçut et transmit la consigne de les garder à vue l'un et l'autre,

CHAPITRE DIXIÈME.

X.

Le Kaïd des Smélas.

Que de malice, que de finesse, dans une tête si jeune ! s'était écrié le colonel, lorsque Mebrouk lui avait semblé prendre ses précautions contre le rapport du

kaïd chargé de faire vérifier l'exactitude de son récit. Cette exclamation eût été bien plus juste si le colonel, mieux instruit des mœurs arabes eût pu ajouter foi aux pressentimens de son jeune prisonnier ! En effet, le kaid des Smélas, homme de grande réputation par sa bravoure et les qualités brillantes des chefs indigènes, était, comme tous les Arabes, grands et petits, peu scrupuleux sur les moyens d'acquérir les objets qui excitaient sa convoitise.

Trop politique pour concevoir un désir qui eût pu mettre en péril la faveur

dont il jouissait près de notre autorité, il se serait bien gardé de vouloir posséder la jument Messaouda si elle eût appartenu au colonel; mais, du moment qu'elle était la propriété d'un enfant, d'un Arabe étranger à sa tribu, s'en emparer par ruse n'était pas charge de conscience pour un homme que la domination turque avait habitué, dès sa première jeunesse, aux exactions les plus violentes (1).

Tous les Arabes sont menteurs depuis

(1 Sous le régime turc, la tribu des Douairs et celle des Smélas constituaient la milice armées des

le paysan grossier jusqu'au marabout, jusqu'à l'intrépide et riche cavalier, jusqu'au chérif.

Leurs mensonges se glissent, effrontément, à travers les serments les plus solennels; ils passent sur leurs lèvres en même temps que le sourire dédaigneux par lequel ils semblent flétrir l'impostu-

---

beys de la province d'Oran, elles battaient la plaine, faisaient exécuter les ordres du beylick, aidaient, au besoin, à la rentrée des impôts, et participaient aux faveurs de l'autorité en proportion de leurs services.

re elle-même, et il faut avoir fait une longue étude de ce peuple à l'imagination fertile, pour lire correctement dans la conscience d'un Arabe quelconque, lorsque son intérêt lui commande d'égarer votre jugement.

Aussi, dans les procès que les kadis ont à vider dans les tribus, la cause de chaque plaideur est-elle encombrée de mensonges que le juge ne se donne pas la peine de discuter, tant il a, par lui-même, l'expérience du péché.

Il laisse aller les langues des deux par-

ties, et prononce selon ses lumières, mais souvent en faveur de qui a su mieux mentir.

S'il en est ainsi en présence de la justice arabe, on doit penser que, devant nos tribunaux civils et militaires, l'usage prend des proportions fabuleuses, car tromper un chrétien devient œuvre méritoire, et, instinctivement, chacun s'entend au mieux pour duper ses juges (1). Il

(1) Un fait entre mille que l'auteur pourrait citer, vient plaisamment à l'appui de ce qu'il avance à ce sujet. Au 2e conseil de guerre de la division d'Alger que nous présidions en 1856, comparurent

existe sans doute quelques exceptions, mais elles sont bien rares, et c'est pour mettre l'une de ces exceptions en relief,

---

deux Arabes accusés d'un meurtre près d'Orléansville. Une première instruction, dirigée contre ces hommes, n'avait produit que des charges insuffisantes, et ils allaient être mis en liberté lorsqu'un agent de police rapporta qu'il avait entendu dans leur prison la conversation suivante : — *Donne-moi un peu de tabac à fumer.* — *Non, je n'en ai plus* — *Comment ! tu me refuses une cigarette quand, pour toi, j'ai exposé ma vie ; quand, pour toi ; je suis en prison ?* — *Tu as raison, mais je n'ai plus de tabac.* De nouveaux délais furent pris ; on recueillit des charges nouvelles, et la cause fut portée devant le conseil. La révélation de l'agent de police était gra-

que nous avons dessiné le noble caractère de Meryem.

---

ve ; le président devait s'efforcer d'en faire jaillir la vérité. Les accusés nièrent énergiquement les propos qu'on leur imputait ; et, souriant l'un et l'autre, comme pour railler l'accusation, ils déclarèrent n'avoir jamais fumé de leur vie, quoiqu'ils eussent tenté pour s'y habituer... *Le tabac leur faisait mal*, etc., etc. Cette déclaration trouva le conseil incrédule, car tous les Arabes fument, enfants, hommes et vieillards, à l'exception des marabouts, qui font abstinence, et l'estomac bedouin est à l'abri de toute défaillance. Plus de quinze témoins furent entendus à charge et à décharge ; ils déclarèrent sans sourciller que les accusés ne fumaient pas, et que le fait, assez singulier, était

Mebrouk avait donc lu, dans le regard dédaigneux et le sourire du kaïd, que

---

cependant notoire. Les témoins avaient tous prêté serment selon la loi, et il y avait parmi eux des hommes graves, notamment un *cheïck* de tribu. Le conseil dut accepter ce témoignage unanime, mais comme les débats avaient révélé des preuves suffisantes pour constater la culpabilité des accusés, ils furent condamnés à vingt années de travaux forcés. La sentence rendue, on alla chercher les accusés dans leur prison pour les conduire devant la garde assemblée, et leur signifier leur condamnation. L'étonnement fut grand de les voir paraître chacun un cigare à la bouche... l'affaire était jugée, il n'y avait plus à y revenir ; ils fumaient, dirent-ils, *pour se consoler*.

les cavaliers envoyés chez les Garabas rapporteraient un démenti à l'histoire qu'il avait racontée.

— « Le kaïd me fera passer pour un imposteur, s'était-il dit : — On me tuera et Messaouda deviendra la proie de mon calomniateur. Mais non, Messaouda périra avant moi ; nul autre que son maître légitime ne s'assiéra, rayonnant, sur son dos. »

Et, comme consolé par cette énergique résolution, le brave enfant s'était endormi sans maudire sa destinée.

Cependant, le kaïd avait fait partir deux cavaliers choisis, après leur avoir donné d'assez longues instructions, et ces hommes s'étaient chargés des trois lettres de Mebrouk.

L'un des cavaliers se dirigea sur le douar de Mebrouk avec la lettre adressée à Sidi-Khalaf, qui devait lui servir de *laissez-passer*.

L'autre prit plus à gauche et marcha vers le Tlélat, où se trouvait l'émir Abd-el-Kader.

Au petit jour, les deux messagers arrivèrent à destination.

Celui qui allait vers l'émir se présenta devant une védette qu'il appela de cette voix perçante que les Arabes font entendre de si loin.

Puis, il agita les pans de son burnous et montra les papiers qu'il tenait à la main.

A ce signal, la védette cria :

— C'est bien ! j'ai compris.

Alors, le cavalier déposa, visiblement,

les deux lettres à l'adresse de l'émir et du kaïd de Zemmora sur le gazon, piqua des deux et alla se poster à bonne distance, pour voir ce que ferait la vedette.

Celle-ci mit son cheval au pas, et s'avança prudemment, le fusil haut, traçant des zig-zag comme si elle se fut défiée de quelque embûche.

Arrivé près des lettres, il se pencha et les ramassa sans mettre pied à terre et repartit au galop.

Le cavalier des Smélas tourna bride en même temps que lui.

Seulement, comme il était en pays ennemi et fort loin des siens, il détala avec une grande vitesse jusqu'à ce qu'il se crût hors de danger.

A l'heure de son réveil, l'émir reçut le message de Mebrouk et la lettre destinée à Brahim-ben-Taïeb, lettre conçue dans les mêmes termes que celle de Khalaf-ben-Cherif.

Le cavalier qui s'était dirigé vers le

douar de Mebrouk, avait quelques parents dans ce douar, d'où il avait tiré une de ses femmes.

Aussi, quoique en guerre ouverte avec les Garabas, il put arriver. sans encombre, jusqu'à leurs tentes où on le reçut avec plus de curiosité que de haine.

Il sut d'ailleurs se faire bien venir, en distribuant aux enfants quelques piécettes, aux hommes des cartouches, et à toutes les menteries les plus extravagantes pour affirmer que nous serions battus à la première rencontre, que nous n'entendions rien à la guerre,

et que son kaïd était bien fou de le retenir, lui et ses frères, au service de fils de chiens destinés à devenir esclaves des enfants du prophète.

Il annonça l'arrivée de Mebrouk au camp des chrétiens, se déchargea de la lettre adressée à Sidi-Khalaf, sous prétexte qu'il n'osait pas entrer au camp de l'émir, et se fit raconter en détail l'histoire du frère de Salem, ainsi que celle de Messaouda.

Muni de renseignements complets, et copieusement repu de kouskoussou, le cavalier des Smélas remonta à cheval,

souhaita toutes sortes de prospérités à ses ennemis les Garabas, proféra de pieuses malédictions sur les *Roumis* (3), et repartit accompagné de gros rires qui le remerciaient de sa visite.

---

(1) C'est le nom que les Arabes donnent généralement aux chrétiens... *roumi, romain.*

CHAPITRE ONZIÈME.

XI.

Le Kaïd des Smélas. (*Suite.*)

Le kaïd avait calculé ce qu'il faudrait de temps à son messager pour revenir de chez les Garabas, et il s'était présenté au colonel commandant le camp du Fi-

guier une demi-heure avant le moment fixé pour ce retour.

— Les lettres pour l'émir et pour Ben-Taïeb ont été remises, dit-il ; mon messager a fait le voyage sans accident.

— Ah ! ah ! et les renseignements que je t'ai demandés.

— Tu ne tarderas pas à les avoir, j'ai ordonné qu'on envoyât devant ta tente le cavalier chargé de cette mission, aussitôt qu'il serait de retour.

Le kaïd, on le voit, prenait aussi ses précautions.

Il ne voulait pas qu'on pût le soupçonner d'altérer la vérité, et, pour le cas où sa fraude serait découverte, il la laissait ainsi à la charge du messager dont la bouche seule aurait menti.

Le colonel et le kaïd se promenèrent devant la tente avec leur interprète.

Ils passèrent et repassèrent plusieurs fois devant Mebrouk.

Le colonel affectait de jeter souvent les yeux sur Messaouda, et il étudiait le kaïd, qui, de son côté, feignait une grande indifférence à l'endroit de la belle jument, qu'il avait tant vantée quelques heures auparavant.

Dès le matin, Mebrouk s'était occupé avec zèle de sa compagne.

Il l'avait bouchonnée pour enlever la poussière qui avait souillé sa robe brillante; et, au soleil levant, il s'était fait donner de l'orge qu'il avait étalée dans son burnous et sur ses genoux.

Messaouda avait fait son repas du matin, la tête plongée entre les mains de son maître qui l'avait comblée de tendres caresses; le pauvre enfant s'était plu à prodiguer les mots les plus doux à l'amie de sa captivité, à l'espérance de ses rêves.

Il lui avait raconté de longues histoires où les noms de Salem, de Ben-Taïeb, de l'émir, de Khalaf étaient mêlés à celui de Meryem.

La soif de la vengeance et l'ivresse d'un premier amour, avaient donné le

vertige à cette tête trop jeune pour ne pas succomber sous le poids d'un pareil fardeau, et la triste réalité était venue assombrir tous ces beaux projets menacés d'une sanglante catastrophe.

A l'apparition du kaïd, son ennemi instinctif, Mebrouk reprit tout son sang-froid.

Il s'assit à l'ombre que projetait Messaouda, ferma les yeux et parut s'endormir.

— Eh bien ! dit le colonel au kaïd : tu

penses donc que cette jument est d'un grand prix... pourquoi ne l'examines-tu pas au grand jour?

— J'ai fait erreur, répondit le kaïd; l'homme a de mauvais yeux la nuit; cette bête a de très-belles formes, mais elle manque de race; un cavalier vulgaire peut s'y tromper... un homme de ma condition ferait un péché s'il n'y voyait pas plus clair.

— Quand donc as-tu étudié, avec soin, cette jument?

— Avant d'entrer dans la tente, tout à

l'heure, et depuis que nous nous promenons.

— Il m'a semblé que tu ne l'avais pas regardée.

— Est-il possible qu'un Arabe de la plaine passe si près d'un cheval sans l'examiner des pieds à la tête? J'ai découvert deux imperfections, et cela m'a suffi pour détourner ma curiosité.

A ces mots, Mebrouk ouvrit un œil et sourit de colère autant que de pitié.

— Demande à cet enfant, continua le kaïd, si sa jument est telle que je l'avais jugée cette nuit ; à moins qu'il ne l'ait volée et qu'il ne veuille te la vendre, il avouera que je dis vrai... interroge-le, il fait semblant de dormir, mais il m'entend.

— Moricaud, dit le colonel s'adressant à Mebrouk, quels sont les défauts de ta jument?

— Je ne lui en connais qu'un, Seigneur, mais hélas ! il est bien grand !

Le kaïd regarda le colonel avec un sourire de satisfaction.

— Et ce défaut ?

— Ma jument plaît au kaïd, qui voudrait bien me faire couper le cou pour la confisquer.

— Comment, chien! s'écria le kaïd avec colère pendant que le colonel riait de bon cœur, nieras-tu que... Mais à quoi bon me fâcher et discourir avec un enfant de cette condition? ajouta-t-il en

se reprenant. Seigneur colonel, j'aperçois mon messager qui rentre de sa course.

En effet, le cavalier apparut dans la plaine, au bas des légères élévations qui la bornent vers le Tlélat.

En moins de cinq minutes, le messager arriva devant le colonel et mit pied à terre.

Son cheval écumait, ses flancs étaient teints de sang et de sueur.

— Parle au chef, lui dit le kaïd.

— Seigneur, je viens de chez les Garabas, et j'y ai déposé la lettre dont j'étais porteur ; puis, pour obéir aux ordres que j'avais reçus, j'ai interrogé les gens du douar, dont plusieurs sont mes parents, pour savoir ce que c'était qu'un enfant nommé Mebrouk, frère de Salem-ould-Kouïder, mis à mort il y a de cela quelques jours, par Brahim-ben-Taïeb, kaïd de Zemmora.

On m'a répondu dans plusieurs tentes, que ce Mebrouk était étranger à la tri-

bu, qu'on ne l'y connaissait pas, et qu'on n'avait nullement entendu dire que Salem-ould-Kouïder, qui appartient aux Garabas, mais à une fraction bien plus éloignée, eût été tué.

— Alors, tu n'es pas allé dans mon douar! s'écria Mebrouk, transporté de fureur.

— A quel douar appartiens-tu? demanda le colonel.

— A celui du marabout Adji-Adda.

— C'est là précisément que j'ai été, reprit le messager... j'y ai même appris a mort récente du marabout.

— Dieu est grand! murmura le frère de Salem, en se recouchant avec calme et résignation, — Dieu est grand! *le mensonge sera jugé quand les secrets du cœur paraîtront au grand jour!*

— C'est bien, dit le colonel, tu jures avoir rapporté la vérité?

— Par le livre de l'évidence (1), j'ai

(1) Le Livre de l'évidence ou le Livre évident est

rapporté la vérité, répondit le cavalier qui, après avoir reçu le prix de sa course, remonta à cheval et se retira.

— Je ferai justice de ce petit traître, reprit le colonel, et quand son heure sera venue, pour te remercier du service que tu viens de me rendre, je te ferai cadeau de cette jument... quoiqu'elle soit indigne d'un cavalier tel que toi.

— Tu es le maître, répondit le kaïd

---

un livre gardé au ciel, et où sont inscrits tous les arrêts qui régissent le monde. Le Livre évident est aussi un des noms du Koran.

avec une soumission fort digne, et en s'efforçant, mais en vain, de cacher sa joie qu'un rapide éclair avait trahie dans ses yeux.

Le colonel le congédia après avoir fait profit de cette fugitive émotion.

Puis se tournant vers Mebrouk.

— Te voilà bien avancé? lui dit-il.

— Dieu me sauvera, répondit l'enfant avec calme et courage.

— Je doute que mon Dieu, à moi, vienne à ton aide, car il punit les traîtres, les imposteurs, les espions, et tu n'es qu'un vil espion.

— Tu dois le croire, et, cependant, cela n'est pas.

— Il nous répugne, à nous autres chrétiens, de verser le sang...

Ton âge m'intéresse, je voudrais pouvoir te pardonner, ou trouver une preuve de ta sincérité.

— Le kaïd a payé son serviteur pour obtenir son mensonge...

N'as-tu pas vu ce méchant homme frémir de joie quand tu lui as promis ma jument Messaouda?

— Ce n'est pas là une preuve, dit le colonel, frappé de la sagacité de cet enfant, à qui rien n'échappait...

— Cherche mieux.

— Présente ma jument à des cava-

liers savants, et s'ils lui trouvent des imperfections, que je sois condamné !

— Mauvaise preuve encore, le kaïd peut se tromper de bonne foi.

Mebrouk se prit à sourire amèrement comme s'il eût voulu railler la naïveté du colonel.

Puis il s'écria :

— Eh bien ! fais-moi tuer, je retrouverai devant Dieu mes ennemis...

Ma vengeance sera moins douce à mon cœur, mais plus terrible aux méchants!

— Je veux te témoigner une bienveillance exagérée, reprit le colonel, ému de cette résignation et frappé par ce cri de consciencee: Tu es mon prisonnier... Il ne te sera fait aucun mal jusqu'à ce que j'aie pris sur toi de nouveaux renseignements... Essaieras-tu de m'échapper?

— Où donc irais-je? Ne suis-je pas venu à toi pour accomplir de grand pro-

jets?... Sois tranquille, je ne bougerai pas de cette place.

— C'est bien, fie-toi à ma parole, et si tu as été sincère, je serai ton protecteur.

— Tu es déjà mon père, répondit Mebrouk : tu es le père d'un orphelin !

Et il baisa les mains du colonel qui se retira profondément attendri.

— Pauvre Mebrouk ! une tempête l'

menaçait, au camp de l'émir, au moment même où il voyait, au camp des Chrétiens, briller un rayon d'espérance !

Khalaf-ben-Chérif, outragé dans son orgueil par le défi d'un enfant, n'était pas homme à dédaigner un être faible...

S'il avait le courage du lion, il y joignait la férocité du tigre !

CHAPITRE DOUZIÈME.

XII.

Les Messages.

Khalaf-ben-Chérif n'avait pas revu Meryem depuis la scène violente que nous avons décrite, et qui l'avait rendu odieux à sa femme.

Certes, cet homme haineux, fourbe et dissolu, s'était montré, durant cette scène, à visage complètement découvert.

Ce qui lui était échappé dans sa fureur n'était qu'exacte vérité; il n'avait jamais éprouvé pour Meryem qu'un accès de passion brutale; et, s'il l'avait épousée quand il aurait pu abuser de sa faiblesse et de son amour, c'est que, par vanité, il avait tenu à une union légitime que lui disputaient de nombreux et puissans obstacles.

Cependant, hâtons-nous de le dire,

le froid dédain de Meryem pour les menaces de son tyran, son indignation, causée par l'avilissement dans lequel était tombé, sous ses yeux et brusquement, l'homme qu'elle avait placé si haut dans son estime et son amour.

L'indomptable fierté qui parait d'un éclat magique son front déjà si glorieux, sa beauté déjà si resplendissante, et le caprice enfin, — cette torture que le Créateur inflige aux âmes inquiètes, jalouses, égoïstes, — réveillèrent la passion de Ben-Chérif et lui inspirèrent des désirs dont il croyait avoir éteint la flamme.

On le voit donc, ainsi que nous l'avons dit au premières pages de ce livre, l'homme apparaît dans la société primitive, dans la famille musulmane, sous la tente du nomade, tel qu'il se montre dans notre société civilisée, dans nos familles chrétiennes, sous le toit fixe de nos maisons, gouverné par des passions qui le conduisent, le plus souvent, à de mêmes folies, à de mêmes erreurs et lui infligent les mêmes tourments !

L'histoire de Khalaf-ben-Chérif et de Meryem n'est-elle pas chez nous celle de bien des ménages, à quelques détails près, qui ont été, sous notre plume in-

habile, les simples ornements de la vérité locale ?

Que de maris, d'abord enthousiastes de leurs jeunes compagnes, passent trop brusquement de cet enthousiasme à la froideur, et de la froideur à l'abandon, pour n'éprouver bientôt qu'une insurmontable aversion ! et combien, parmi ceux-là, arrivent trop tard à des blessures faites au cœur qu'ils ont outragé, s'est glissé un sentiment vengeur de leurs injures qui les a rendus pour toujours impuissants à faire souffrir !

Que de femmes, d'abord victimes im-

pitoyablement sacrifiées, retrempent leur énergie à la source même de leurs souffrances, et deviennent, tout à coup, plus forts que l'être malfaisant attaché à leur destinée!

N'est-ce pas, d'habitude, à dater de l'heure de cette révolte légitime de l'opprimée, que l'oppresseur se déconcerte dans son orgueil, reconnaît ses erreurs, tremble pour la puissance qui lui échappe et tente vainement de la ressaisir ?

Ne le voit-on pas alors subir cette série d'échecs qui le métamorphosent à ce

point, que, de seigneur et maître, il devient esclave, et que sa vanité terrassée rampe aux pieds d'un vainqueur dont la clémence ne peut que lui jeter l'oubli pour pardon?

Khalaf-ben-Chérif crut pouvoir étouffer, d'un seul mot, les ressentimens de Meryem, et il s'imagina que sa femme embrasserait ses genoux dès qu'il viendrait à elle pour lui offrir une réconciliation bienvaillante.

En sortant de la tente de l'émir, Khalaf passa chez Meryem, et il la trouva

dans sa pose habituelle, à demi-couchée, sa belle tête posée sur un coussin de velours écarlate, et ses pieds nus voilés par le haïck transparent de la négresse Yaya assise sur un tapis, et en face d'elle.

Un troisième personnage était accroupi à quelques pas de Meryem : c'était le bossu Miloud, créature sans sexe pour Ben-Chérif, esclave de la tente, chien rampant qui était censé ne rien voir, ne rien entendre, si ce n'est le geste, si ce n'est le commandement du maître.

Ben-Chérif, avant d'ouvrir le rideau

qui le séparait de sa femme, avait eu un assez long moment d'hésitation, car cette démarche coûtait beaucoup à son amour-propre.

Cette hésitation lui permit de saisir, non pas ce qui se disait chez Meryem, mais un sourd chuchotement annonçant le mystère, et il n'avait reconnu, dans ce chuchotement, ni la voix de sa femme, ni la voix de Yaya. Aussi dès sa brusque apparition qui surprit Meryem, Yaya et le nègre, son regard soupçonneux et mordant s'attacha-t-il sur Miloud qui, malgré tout son aplomb, malgré toute sa sagacité, tressaillit comme

un larron pris en fraude, et confirma, par son trouble, les soupçons que son maître avait conçus, mais qu'il se garda bien de laisser paraître.

— Bonjour! que ton jour soit heureux! dit Ben-Chérif à Meryem, tout en ordonnant, par un geste, à Miloud de se retirer.

Miloud, qui s'était levé précipitamment, sortit de même, et ne reprit que dehors l'aplomb dont il avait besoin dans la série d'aventures où il s'était ancé par dévoûment pour sa maîtresse.

« Si ce maudit a entendu dix mots de » ce que j'ai dit à Lella-Meryem, pensa- » t-il, je suis un homme perdu !... Cette » nuit, les chacals feront de mon corps » un terrible festin. Ecoutons ! »

Miloud vint se coucher près de la teten, la tête dans la rigole circulaire qui enveloppe les piquets : puis il ferma les yeux et ouvrit l'oreille, s'attendant à assister à une scène de colère dont son arrêt de mort serait le dernier mot.

— Je n'ai pas de jours heureux à attendre, répondit Meryem sans bouger de

sa place, mais s'armant de son petit miroir avec l'art savant de nos coquettes raffinées.

— Cependant, reprit Khalaf, s'asseyant près de sa femme sans que celle-ci fît un mouvement pour le fuir, mais aussi sans qu'elle daignât lui accorder un regard, cependant, après l'orage qui s'est abattu sur notre tente, après les ténèbres qui ont succédé à cet orage, c'est un jour lumineux qu'annonce ma visite... cette visite est un bonheur...

— Pour moi, ce n'est qu'un honneur,

interrompit ironiquement Meryem, et je fais peu de cas de ces sortes de prospérité.

— Je te comprends, Meryem, répondit Khalaf, qui sut assez se dominer pour qu'un éclair de la rage qu'il avait au cœur ne jaillît pas de ses yeux, je te comprends... tu me crois animé des sentiments qui m'exaltaient l'autre jour ; tu crois que je te rends une visite commandée par la décence et la crainte que le bruit de notre mésintelligence ne fasse affront à notre amour-propre... Rassure-toi, c'est pour t'offrir l'oubli et le pardon.

— L'oubli et le pardon ! s'écria Meryem à demi-voix et en se dressant sur ses poignets pour regarder bien en face son mari... — Quelle trahison médites-tu pour t'abaisser à se stratagème ? tu m'as outragée par des paroles qui ne s'oublient pas, tu a levé la main sur moi par un geste qui ne se pardonne pas, tu t'es avili à mes yeux, à mon oreille, par des blasphèmes, par des serments sacriléges, par des mensonges... Vas, tu ne m'es rien, tu ne me seras jamais rien...

Ecoute, Khalaf, j'ai eu pour toi un amour crédule, violent, insensé ; cet amour a fait de moi une fille ingrate,

impie par sa révolte à l'autorité paternelle; je t'ai aimé plus que mon sang, plus que ma jeunesse, plus que ma beauté dont toute jeune femme est si jalouse !...

Eh bien ! devine ce que cet amour immense est devenu, quand tu sauras que, maintenant en ce jour, à cette heure, je n'ai plus, pour toi, même de la haine !... Ton cœur que j'ai cru si noble, je le sais vil et pétri de fange, ta bravoure, que j'admirais, je la sais basse, vulgaire !... je n'y crois pas... ton visage que je trouvais si beau, il me semble que je ne l'ai jamais connu, et je

fais serment de ne le connaître jamais, car tu passes devant mes yeux comme ces choses que l'on regarde sans les voir...

Retourne d'où tu viens, fils de Chérif, ajouta bravement Meryem avec un écrasant dédain, et médite sur cette vérité du Koran, que tes pères ont si souvent expliquée aux enfants des *zaouia* (1) : *Quiconque prend Satan pour patron plutôt*

---

(1) La *zaouia* est l'école où les *tolbas* et les *marabouts* enseignent la lecture, l'écriture, le calcul et le Koran.

que Dieu, celui-là est perdu d'une perte évidente (1) !

Tu es perdu, toi, à jamais ! Tes menaces ne sauraient m'épouvanter, pas plus que tes emportements, car je crois en Dieu, et tu es le démon; car le démon est impuissant là où règne le Seigneur... Tu voudrais m'étrangler de tes mains que je vois frémir d'une rage stérile, que tes mains seraient sans force en me touchant... Essaye !.. Essaye ! Quant à tes tendresses abominables, elles meurent à mon oreille, je n'en ai pas de compassion, je

(1) Verset du Koran.

ne les entends pas!... je ne les entendrai jamais ! j'ai dit. Maintenant parle ou va-t'en... Je suis de pierre !

Khalaf avait fait des efforts terribles pour ne pas s'élancer sur Meryem pendant qu'avec une éloquence fébrile elle frappait à toutes les places sensibles de son cœur envenimé.

Mais ce fut encore l'orgueil qui le retint, car il crut que l'excès même de cette énergique indignation accusait la faiblesse de la femme toujours prête à se rendre lorsqu'elle croit s'être suffisamment vengée.

Aussi essaya-t-il de calmer cette irritation par des caresses de langage, par des aveux de repentir, par des promesses, par de riantes espérances.

Meryem fut de pierre, comme elle l'avait dit.

Son charmant visage ne s'illumina plus des vives couleurs que la colère y avait amassées ; ses lèvres demeurèrent insensibles, sans sourire, sans contraction, et la vieille négresse Yaya fut, elle-même, épouvantée de cette mâle résolution qui

défiait le présent et l'avenir par l'opiniâtre oubli du passé.

Ben-Chérif se leva; il se sentait dominé, amoindri, écrasé par sa femme;

C'était pour la première fois que ce caractère indompté, fait au despotisme; que ce chef superbe, habitué à tout trancher par la force et le pouvoir, subissait un échec dans ses capricieuses et tyranniques volontés; et cet échec, une faible femme, sans serviteurs pour ainsi dire, l'infligeait sous la seule sauvegarde de son grand cœur et de ses amers ressentiments.

Meryem possédait trop bien le génie de son sexe pour qu'elle n'eût pas deviné, chez Khalaf, un retour de passion; et elle connaissait assez l'âme jalouse de son mari pour savoir que cette passion serait plus fougueuse devant l'épouse dédaigneuse et révoltée qu'aux pieds de la fiancée aveuglément confiante.

La lutte pouvait avoir des sinistres conséquences, il est vrai, car Ben-Chérif était homme à ressaisir par la violence les droits disputés à ses prières, homme à se venger, par des crimes, de l'indifférence méprisante dont ses soupirs étaient payés.

Mais il y a pour toute femme de la trempe d'âme de Meryem, comme une sorte de volupté à engager de semblables combats où le péril est au niveau du triomphe, et Meryem avait, hardiment, fait le sacrifice de sa vie pour jouir, ne fût-ce que pendant quelques jours, de l'humiliation de Ben-Chérif devenu son ennemi mortel.

Khalaf-ben-Chérif quitta sa femme en jetant à la négresse Yaya un regard farouche, et en interrompant, comme s'il se fût repenti de l'avoir commencée, une phrase de galanterie banale.

Puis soulevant de nouveau le rideau qui, déjà, était retombé derrière lui, Khalaf se représenta le visage calme, la voix rassurée, la parole doucereuse, et dit :

— Tu m'as fait oublier, Meryem, ce que j'étais venu t'annoncer. L'émir lève son camp; je ne sais de quel côté nous allons nous diriger, mais il faut songer au départ.

— Et à quand ce départ ? demanda du même ton Meryem.

— Dans une heure, les chameaux s'a-

genouilleront pour recevoir ton palanquin et nos bagages.

— Tes ordres nous trouveront obéissantes, dit Meryem en faisant signe à sa nourrice de commencer le déménagement.

Khalaf se retira, donna quelques ordres à ses chaouch et se rendit en toute hâte chez l'émir.

Comme il passait devant le boiteux Miloud, il s'arrêta à le regarder ; puis, se détournant, il poursuivit sa route.

— Encore un mauvais jour qui s'est mis au beau ! pensa le pauvre Miloud en se frottant les mains. — Le lion a usé ses griffes, Lella-Meryem en a fait un agneau, tout ira bien.

CHAPITRE TREIZIÈME.

XIII.

Les Messages. (*Suite.*)

Khalaf ne resta pas long-temps dans la tente de l'émir, mais sa courte visite lui suffit pour conspirer la perte du malheureux Mebrouk.

— Vous m'avez dit, Seigneur, commença-t-il, en abordant Abd-el-Kader, de mûrir une pensée, la pensée qui doit nous délivrer, vous d'un transfuge redoutable malgré son jeune âge, moi d'un ennemi que vous m'avez exhorté à ne pas trop mépriser...

—Eh bien ! as-tu donc eu le temps, déjà, de t'occuper de cette affaire ?

—Tant que mon ennemi personnel est debout, je ne pense qu'à lui pour le détruire...

— Quel est ton projet?

— Je vous le développerai lorsqu'il aura eu plein succès. Je veux, par respect et par dévoûment pour votre saint caractère, prendre, seul, la responsabilité de mes actions.

— Pourquoi donc, alors, m'en entretenir ?

— J'ai besoin de vous pour une simple formalité. Rien ne s'oppose, n'est-il pas vrai ? à ce que vous écriviez une lettre au chef français du camp du Figuier ?

— Rien.... mais à quel sujet lui écrire?

— Sous le premier prétexte venu... avant que la poudre ait parlé, les chefs s'envoient fréquemment des menaces ou des compliments...

— Soit, je ferai selon ton désir... Qui portera ma lettre?

— L'un de mes serviteurs.

Abd-el-Kader fit appeler son khodja

(secrétaire) et lui dicta une lettre pour le général de l'armée française, auquel il demandait, pour la campagne qui allait s'ouvrir, de garantir du côté des chrétiens, comme il serait fait du côté des Arabes, la libre circulation des parlementaires.

— Je vous remercie, dit Ben-Chérif, lorsqu'il eut reçu cette lettre, scellée du cachet de l'émir... Je n'ai plus qu'une chose à vous demander.

— Parle !

— Vous êtes en relation avec plusieurs juifs d'Oran ?

— Sans doute et je les paie assez cher... L'un deux est, actuellement, au camp du Figuier ; c'est le plus habile de tous ; cependant il s'est un peu compromis, par trop de zèle à me servir, et je crains de le perdre...

— Comment l'appelez-vous ?

— Salomon.

— Merci ; j'ai maintenant tout ce qu'il

me faut... Levez-vous toujours le camp?

— Dans une heure.

— Je vais donc me tenir prêt;... où nous arrêterons-nous?

— Aux pieds du Thessalah (1).

Khalaf alla s'enfermer dans la tente

---

(1) Le Thessalah est une montagne de la chaîne du petit Atlas.

de son khodja, auquel il dicta deux lettres fort courtes.

Puis, faisant appeler un de ses esclaves qui portait un kaban neuf, il lui ordonna de se dépouiller de ce vêtement.

— Bien ! dit-il, lorsque l'esclave eut obéi : à présent, défais cette couture, mets ce papier dans l'étoffe, prends une aiguille et referme la couture.

L'une des deux lettres écrites par le khodja fut enfermée dans l'épaisse doublure du kaban.

— Porte ce vêtement sous ma tente, dit Ben-Chérif à son serviteur, et envoie-moi le nègre Miloud, mais sans lui parler de ce que tu viens de faire.

Le boiteux se rendit, aussi vite que possible, à l'ordre de son redoutable maître.

— Tu es bon serviteur, commença d'un ton bienveillant Sidi-Khalaf, et tu m'as donné, ce matin, une preuve certaine de ton dévoûment

— Seigneur, Dieu m'a fait votre chose, et tout en moi vous appartient.

— Je veux, à mon tour, te prouver que je sais reconnaître le zèle et l'attachement. Voici deux lettres qui feront ta fortune.

— Ma fortune, hélas !... Ces lettres sont donc bien puissantes ?

— Tu vas en juger.

L'une d'elles, celle que je marque de ce signe. — Ben-Chérif fit avec la plume du khodja (1) une barre transversale sur

---

(1) Les Arabes n'écrivent pas avec des plumes ; ils taillent en sifflet des éclisses de roseaux, et n'en

l'adresse d'une des deux lettres — est envoyée par moi au juif Salomon, qui te remettra cent douros.

Cette seconde dépêche est écrite par le seigneur Abd-el-Kader au chef des chrétiens campés dans la plaine du Figuier. Sur ma recommandation et sous ma responsabilité, l'émir t'a choisi pour son messager. Sa lettre traite de sujets graves, et surtout importants au succès de

---

parviennent pas moins, à l'aide de cet instrument grossier, à former très-rapidement des caractères d'une admirable pureté; ainsi qu'en font foi leurs superbes manuscrits.

nos étendards sacrés... Te sens-tu honoré, glorieux de cette distinction? Songe que tu ne cours aucun danger... Il te suffira d'élever au-dessus de ta tête ce papier protecteur quand tu seras en présence des vedettes françaises, pour que ta tête soit respectée.

— La certitude d'un danger quelconque n'arrêterait pas mon zèle, Seigneur. A quoi destinez-vous les cent douros du juif?

— C'est le cadeau que te fait l'émir.

— Par la gloire du Koran! ma pau-

vre tête a le vertige!... quoi? tant d'argent!

— L'émir est un grand prince... N'avait-il pas récompensé Mebrouk plus magnifiquement encore?

— C'est juste.

— Allons, pars... mais tu es bien pauvrement vêtu pour un courrier de Sidi-Abd-el-Kader. Suis-moi, je te donnerai un vêtement.

Khalaf passa sous sa tente, et jeta sur

les épaules de Miloud le kaban dont nous avons parlé.

— Profite maintenant du soleil qui nous éclaire ; tu es boiteux, prend le cheval de l'un de mes saïs... Adieu, que ton chemin soit sûr... tu nous rejoindras, cette nuit ou demain, au plus tard, du côté du Thessalah.

— Me permettez-vous de prendre la bénédiction de la vieille Yaya?... elle est ma mère, à moi qui suis orphelin, demanda Miloud.

— Sans doute, mais hâte-toi.

Miloud entra chez Meryem, annonça son départ, et dit tout bas :

— Si je vois notre vengeur, ma bouche ne lui portera-t-elle rien ?

— Tu lui diras que j'aime le vrai courage, répondit vivement Meryem.

— Mon fils, ajouta la nourrice, dans son langage nègre... prends garde au démon, prend garde aux embûches; ne sois pas, pour toi-même, un courrier de malheur !... Ma raison n'explique pas la faveur dont tu es comblé... Cependant, suis ta destinée.

Miloud ploya un genou, et Yaya croisa les deux mains sur sa tête.

— Prends ce talisman, lui dit Meryem, en lui jetant un petit chapelet en bois d'olivier, et, s'il t'a porté bonheur, tu le laisseras à notre ami, au brave enfant.

Le boiteux se leva, son noir visage égayé par un sourire, quoique deux grosses larmes eussent coulé sur ses joues ; puis il essuya ces larmes du revers de ses mains, et s'élança hors de la tente, pour se mettre en selle et partir.

Khalaf-ben-Chérif s'était efforcé d'en-

tendre ce qui s'était dit chez sa femme, mais les mots prudemment étouffés lui étaient arrivés en sons inintelligibles.

— Il était temps de me débarrasser de ce chien, pensa-t-il en voyant Miloud donner du talon : quand la nourrice aura disparu, Meryem sera seule au monde en ma présence... Ah ! femmes ensorcelées, c'est de ruse qu'il faut lutter avec vous !... j'accepte la lutte, et malheur à toi, Meryem, quand l'ongle du tigre aura ressaisi sa proie !

CHAPITRE QUATORZIÈME.

XIV.

Miloud.

Le nègre est excellent par nature, en Algérie comme aux Antilles, comme dans tous les pays où, par la fréquentation de la race blanche, il a pu mo-

difier et adoucir les instincts du sauvage.

L'histoire touchante de ces pauvres êtres, transportés des côtes occidentales de l'Afrique et des oasis du Sahara, en Amérique et sur les marchés d'où les caravanes les dispersent dans les tribus, les villes et les bourgades de tout continent, a, depuis deux tiers de siècle, profondément ému la philantropie européenne.

De grands moralistes se sont élevés contre l'esclavage et l'ont fait abolir sur une certaine étendue, peut-être trop étroite encore, du globe. Notre intention

n'est pas de discuter le mérite de l'œuvre, de plaider pour ou contre l'émancipation, la parenthèse à ouvrir serait trop large, et nous désirons ne pas abandonner les personnages mis en scène dans cette histoire; mais nous devons dire, à propos du boiteux Miloud, compatriote de la négresse Yaya et serviteur de Lella-Meryem, nos amies, que les esclaves, aux Antilles, en Algérie, en Asie, et partout où il existe encore des créatures vendues par les rois nègres, jouissent, comparativement à leur première condition, d'un sort véritablement heureux.

D'abord, si les Européens ou les ca-

ravanes ne les avaient pas achetés, ils eussent été massacrés sans exception et mangés pour la plupart. Nous ne parlerons que de l'esclavage en Afrique, et, pour maintenir avec quelque autorité notre assertion, nous renvoyons nos lecteurs à l'examen du *Code de l'esclavage chez les Musulmans* (1). Ce code, remar-

---

(1) Voir à la fin de l'*Itinéraire d'une caravane du Sahara au pays des nègres*, par le général Daumas et M. de Chancel. Cette pièce remarquable et d'un grand intérêt, comprend dix-huit chapitres, dont nous donnons les sommaires, pour constater le soin et l'équitable sagesse qui ont présidé à leur rédaction :

1. De la vente des esclaves et des personnes aux-

quable par son esprit de sagesse et d'humanité, est l'œuvre des plus savants docteurs de l'*islam* appliqués à assurer, par des lois équitables, une protection constante aux esclaves et à les défendre contre la méchanceté, l'avarice, la débauche, la *pauvreté même* de leurs maîtres.

---

quelles ces transactions sont permises ou défendues.

2. Des esclaves infidèles devenant musulmans. — Esclaves prêtés en épreuve.

3. De la vente des nègres. — Cas redhibitoires.

4. Des hardes de l'esclave au moment de la vente. — Temps d'essais d'un esclave.

5. Des esclaves enceintes.

Les auteurs du code se sont inspirés des écrits et paroles des plus grands, des plus vénérés commentateurs du Koran, aussi bien que des préceptes laissés par le Prophète, afin de donner plus d'autorité aux lois qu'ils ont façonnées; et, pour exemple de leur modération, ils ont posé en principe cette maxime re-

---

6. Conduite du maître envers l'esclave et réciproquement.

7. Des biens que possède l'esclave (*Ces biens ne peuvent lui être ravis illégalement; le maître est le tuteur légal de son esclave.*)

8. Mariage des esclaves — Mariages forcés. — Conditions pour négocier le mariage.

9. De l'esclave commerçant avec permission du

marquable eu égard à l'intolérance musulmane en matière de religion :

« Tant qu'un esclave *infidèle* est jeune, » son maître est tenu de chercher à le » convertir; plus tard, il peut le laisser » libre d'agir à son gré. »

---

maître, et de l'esclave affranchi par stipulation.

10. Du mariage entre le maître et l'esclave.

11. Mariage entre gens libres et esclave.

12. Traitement des femmes esclaves mariées.

13. De l'esclave qui trompe sa femme en lui cachant son état social.

14. Du divorce et de l'adda. (Adda, temps de célibat imposé aux femmes qui ont divorcé.)

Le Prophète a dit dans le livre saint :

« *Couvrez vos esclaves de vos habillements, et nourrissez-les de vos aliments.* »

Sidi-Khelil a écrit :

« *Si vous ne pouvez pas entretenir vos esclaves, vendez-les.* »

---

15. De la tutelle.

16. De l'esclave mère et du Mekatib. (Le mekatib est l'esclave auquel le maître a promis la liberté moyennant rachat.)

17. De l'esclave mis en liberté à la mort de son maître.

18. De la mise en liberté en général.

« *Abenou-Aomar* rapporte qu'un homme vint un jour auprès du prophète, en lui disant : « Combien de fois n'ai-je pas pardonné à mon esclave ! Mais Mohammed ne lui répondit point, et deux fois encore cet homme répéta la même plainte sans obtenir un mot de blâme ou de conseil. A la quatrième fois, enfin, l'envoyé de Dieu s'écria :

« *Pardonne à ton esclave soixante-dix fois par jour, si tu veux mériter la bonté divine.* »

La négresse devenue mère du fait de

son maître, jouit de tous les égards dus aux femmes légitimes, et prend le titre d'*oum-el-ouled* (la mère de l'enfant). Son fils n'est pas bâtard, mais l'égal de ses demi-frères; il hérite comme eux, comme eux appartient à la tente : aussi ne voit-on pas de mulâtres esclaves (1).

Enfin, pour mettre le sceau à la générosité imposée aux maîtres envers leurs serviteurs (2), le dernier chapitre

---

(1) Daumas et Chancel (*Grand Désert*).

(2) *Bou-Hourrira* a posé cette sentence : Ne dites jamais ; *mon esclave*, car nous sommes tous les esclaves de Dieu ; dites : *mon serviteur* ou *ma servante*.

du code que nous mentionnons, et qui fait de l'esclave un ami de toute famille craignant Dieu, s'ouvre par cette sentence libérale du Prophète :

« Celui qui donne la liberté à un esclave est exempt des feux de l'enfer. »

Nous voyons dans ce même chapitre que : « Si un homme ne possède que la moitié d'un esclave et qu'il lui donne la liberté, l'autre maître est obligé de souscrire à cette volonté. Toutefois, celui qui affranchit indemnise son co-propriétaire. »

La condition de l'esclave est donc,

matériellement, fort douce en Algérie et dans toutes les contrées soumises à la loi de Mahomet.

Son travail est réglé avec une grande modération, et les noirs, surtout, comme pour narguer l'aphorisme émis par la naïve sensibilité des négrophiles, y sont bien moins laborieux que les blancs.

Le nègre est bon, brave, intelligent, susceptible de beaucoup d'attachement et d'un zèle aveugle pour son bienfaiteur ou pour son maître, si ce maître est juste et bon.

Il est d'humeur gaie, passionné pour le plaisir, surtout pour la danse et la musique (1); il est supertitieux à l'excès, causeur, expansif, habituellement fort doux, mais farouche dans ses colères et dans se haines que le sang des ennemis peut, seul, assouvir. C'est l'être patient, résigné, philosophe par excellence dans la mauvaise fortune; dans la joie c'est un enfant que le bonheur enivre;... bonne

---

(1) Les corps de musique des émirs, khalifas et grands chérifs, sont presque entièrement composés de nègres. Ce sont encore les nègres qui ont, en quelque sorte, le monopole des orchestre publics.

et intéressante nature, nous l'avons dit et on le voit.

Miloud était un type du bon nègre; il avait toutes les qualités de sa race et la majeure partie de ses défauts.

Laid de visage, estropié par accident, assez mal bâti du reste, il brillait par la vanité puérile commune à tous ceux de sa peau; il aimait passionnément la toilette, et quelle toilette !

Le pauvre diable ne possédait rien au

monde, il vivait de la desserte de ses maître et s'habillait des étoffes grossières qu'on lui donnait pour couvrir imparfaitement sa nudité.

Dans ses heureux jours, il portait une grande chemise en cotonnade ou *gandoura* d'une blancheur équivoque, et un burnous; quelquefois il ajustait un kaban en grosse laine par-dessus un pantalon large, arrêté au-dessous du genou.

On le voyait presque toujours tête

découverte, comme un Kabyle, par le soleil et par la pluie (1).

S'il se coiffait d'une calotte (*chechia*) rouge, s'il se chaussait de mauvaises babouches, s'il portait une ceinture, c'était par suite de quelque libéralité inattendue qui le faisait danser, chanter, cabrioler, pendant des heures entières.

Il n'avait jamais eu d'argent et n'en connaissait pas la valeur; aux époques

---

(1) Les Kabyles vont tête nue par tous les temps.

les plus fortunées de sa pauvre vie, c'est à peine si quelques piécettes s'étaient entrechoquées dans ses larges mains calleuses; aussi dût-il croire qu'avec les cent douros payables par le juif Salomon, il pourrait acheter tout ce qui se vend en ce bas monde.

Traité par les père et mère de Lella-Meryem avec bienveillance, Miloud leur avait voué beaucoup de gratitude.

La nourrice Yaya était depuis longtemps installée dans la tente de ses bons maîtres, lorsque Miloud y arriva encore

enfant, et la présence de sa compatriote contribua puissamment à l'attacher à une famille qui était, en quelque sorte, devenue la sienne.

Passé, avec Meryem dans le douar de Brahim-ben-Taïeb, chez les Flittas, Miloud avait obtenu du kaïd de Zemmora de rester au service de sa nièce devenue la femme de Khalaf-ben-Chérit, et le kaïd l'avait troqué contre deux lévriers assez médiocres, preuve assez concluante du peu de cas qu'on faisait, des deux côtés, de ce serviteur infirme, mais aussi méconnu.

A dater de ce troc assez plaisant, Miloud fut surnommé, dans le camp d'Abd-el-Kader : *Bou-Slougi*, père du levrier, sobriquet dont il eu le bon esprit de rire de toute l'élasticité de ses formidables mâchoires, armées de dents canines qui ne démentaient pas trop son nom de guerre.

CHAPITRE QUINZIÈME.

XV.

Miloud. (*Suite.*)

Lorsque Miloud eut fait la moitié du chemin qu'il avait à parcourir pour arriver au camp du Figuier, il abandonna deux idées fixes, sur lesquelles chevau-

chait son esprit, et il se jeta dans des considérations d'un ordre plus élevé.

Notre boiteux avait pour idées fixes : la bonne mine que devait lui donner son kaban neuf, et le parti à tirer des cent douros du juif Salomon.

Le kaban était de grosse laine noire semée de lozanges en draps de couleurs vives et diverses, ce qui en eût fait aisément une veste d'arlequin, il était neuf incontestablement, et jamais, au grand jamais, Miloud n'avait jusqu'alors porté dans sa fraîcheur un vêtement quelconque.

Aussi, le pauvre homme se carrait-il dans sa gloire; il gonflait d'air ses poumons, faisait gros ventre ou gros dos, de manière à compromettre les coutures de ce superbe kaban digne d'un opulent *Biskri* (1).

Quant aux douros, dont le tintement

---

(1) Le *Biskri* est, de profession, portefaix ou batelier, comme l'Auvergnat. à Paris, est porteur d'eau. La corporation des porte-faix, à Alger, es riche et laborieuse. Le *Biskri*, lorsqu'il fait toilette, se couvre d'un kaban semblable à celui que nous venons de décrire.

métallique résonnait aux oreilles de Miloud, c'était bien autre chose.

Que de projets, que de fantaisies, que de rêves assaillirent, au sujet de ce trésor, l'imagination pétulante du messager boiteux de l'émir Abd-el-Kader !

Il achèterait trois femmes, regrettant que la loi ne lui permît pas d'en acheter davantage.

Il leur ferait de riches cadeaux, des

bracelets d'ambre, des griffes de tigre, des foulards rouges, des pendants d'oreille pesant chacun bien près d'un demi-kilogramme, et des *krelchrals* (anneaux de jambes) d'argent, lourds comme des fers de galérien.

Il aurait une tente en poil de chameau, vaste et impénétrable à la pluie, devant laquelle se rangeraient, le soir, un cheval de guerre, deux chameaux, un mulet, un âne et des moutons confiés aux soins de deux esclaves, nègres bien entendu, mais venus de l'*Oum bouroum*, où les enfants sont tatoués au front par

leurs mères, avec un couteau rougi au feu, tandis que, dans le Kora, patrie de Miloud, le tatouage est éloigné aux tempes, signes certains d'une civilisation supérieure.

Miloud laissait bien loin derrière lui, on s'en aperçoit, Perette dont il n'avait jamais entendu raconter l'histoire, tant il est vrai que le pot au lait du bon Lafontaine se balance sur toutes les têtes humaines qui grouillent ici-bas.

Cependant, si fertile et aventureux que soit un cerveau, voire de nègre, toute

pensée finit par y mourir après un long vagabondage, et Miloud, en s'approchant du camp des chrétiens, envisagea par hasard la situation qu'allait lui faire son rôle de messager officiel d'un prince tel que l'émir.

A peine entré dans cette région d'idées nouvelles, notre boiteux fit halte devant des embarras jusqu'alors inaperçus.

Etait-il bien naturel qu'Abd-el-Kader, chef suprême de tant de nobles cavaliers, se servît d'un pauvre diable

ignorant et ignoré, inhabile à toute chose, et coté, pour sa valeur intrinsèque, par l'estimation mesquine de deux chiens sans réputation.

— Etait-il naturel que cent douros (une richesse!) fussent le prix d'une course et d'un port de lettre?

— N'était-il pas possible, probable qu'au bout de cette destination, de cette générosité et de ce voyage extraordinaire, il y aurait une corde; et, à l'un des bouts de cette corde, une potence?..

Sidi-Khalaf était-il de bonne foi?

— Les lettres étaient-elles, l'une d'Abd-el-Kader, l'autre pour Salomon?

Une petit frisson accompagnait chacune de ces questions que se posait Miloud, et il était tout proche du figuier que son esprit se taisait encore faute de savoir répondre, bien ou mal, à sa légitime curiosité.

Tout à coup les tentes des chrétiens apparurent au voyageur, qui se prit à trem-

bler vertement et voulut tourner bride, mais trop tard; car des cavaliers envoyés en reconnaissance dans la plaine l'aperçurent et piquèrent droit à lui.

« La fuite me compromettrait, pensa judicieusement Miloud, qui se retrempait, comme les fortes natures, dans l'imminence du danger : — il faut suivre sa destinée!... Allons aux chrétiens! »

Lorsqu'il se vit à petite portée des cavaliers, le messager de l'émir se dressa sur ses étriers et agita au-dessus de sa tête la lettre qui devrait le protéger.

— *Carta*! *carta*! cria-t-il à pleins poumons (1).

Le chef de la patrouille était un sous-officier de chasseur d'Afrique qui savait un peu d'arabe.

— Quelle est cette lettre? demanda-t-il à Miloud en le couvrant d'un regard soupçonneux.

---

(1) *Carta*, par ce mot du patois moresque, tous les courriers arabes désignent les dépêches dont ils sont chargés par ou pour les chrétiens.

— C'est un message du seigneur Abd-el-Kader, répondit notre boiteux, tout ébloui d'entendre des mots arabes sortir d'une bouche chrétienne.

— Et c'est toi que l'émir a choisi pour messager, reprit le sous-officier en riant, toi, couvert de guenilles?

— Ne vois-tu pas le cachet de Sidi-Abd-el-Kader, répondit Miloud, blessé dans sa vanité, lui qui se croyait magnifique sous son kaban neuf.

— Enfin, tu t'expliqueras devant le colonel. Marche devant nous.

Sur l'ordre de leur chef, deux cavaliers se placèrent à la droite et à la gauche du pauvre nègre qui, regardant alternativement les visages basanés et peu gracieux de ces hommes armés d'un grand sabre, d'un fusil et d'un pistolet à crosse luisante, eut grande envie de se repentir d'avoir accepté l'honneur d'une mission devenue plus que difficile.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Argenteuil. — Imp. de WORMS et Cie.